



**Ne vivez pour l'instant que vos questions. Peut-être simplement...  
finirez-vous par entrer insensiblement, un jour, dans les réponses.  
Rainer Maria Rilke - Lettres à un jeune artiste, lettre N°4**

PARTIE II :  
LA MODELISATION DU  
RETOURNEMENT DE SENS

---

## Chapitre I : Les théories du « retournement de sens »

---

### I.A - La théorie des types logiques

#### I.A.1. L'Ecole de Palo Alto

Le nom de « Ecole » ou « Groupe de Palo Alto » désigne un groupe de chercheurs qui, en 1966, a fondé le *Brief Therapy Center* (Centre de thérapies de courte durée) du *Mental Research Institute* de la ville de Palo Alto, en Californie. Ce courant, fondé par Gregory Bateson au début des années cinquante, a introduit les principes de la théorie systémique et de la cybernétique, dans les domaines de la communication humaine et de la psychothérapie, ainsi que la théorie des « types logiques », élaborée par Bertrand Russel et Alfred N. Whitehead au début du XXème siècle (cf. ci-après, p. 52).

Parmi les travaux développés par l'« Ecole de Palo Alto », sur la base de ces théories, figurent les recherches de Gregory Bateson (avec Don D. Jackson, Jay Haley et John Weakland) dans le domaine de la schizophrénie.

La théorie de la schizophrénie que nous exposons ici est fondée sur l'analyse de la communication et, plus particulièrement, sur la Théorie des types logiques. Cette théorie, ainsi que l'observation du comportement des schizophrènes, nous a permis de décrire une situation tout à fait particulière, que nous avons appelée *double contrainte (double bind)*, et d'étudier les conditions qui la rendent possible [...] [Bateson, 1980, p. 9]<sup>28</sup>.

C'est également sur la théorie des types logiques que Grégory Bateson a fondé sa théorie des « niveaux d'apprentissages » [Bateson, 1977, p. 299-331].

---

<sup>28</sup> En résumant de manière simplifiée la définition donnée par Grégory Bateson [p. 13-19], on peut retenir que la double contrainte est formée la conjugaison de deux injonctions, la seconde contredisant la première (une interdiction par exemple), à l'aide de moyens non verbaux, dont la forme verbale pourrait être : « *Ne te soumets pas à mes interdictions* ». Soumis de façon précoce et répétée à ce type de communication, un individu ne sera pas en mesure de distinguer le mode de communication qui convient aux messages qu'il reçoit et qu'il émet, ni à ses propres pensées, sensations et perceptions. Il lui sera difficile de distinguer les significations littérales et métaphoriques, et de décoder les messages métacommunicatifs (destinés à préciser le sens des signaux émis).

Paul Watzlawick et l'équipe du Centre de thérapies brèves de Palo Alto (en particulier John Weakland et Richard Fisch) ont développé ces théories dans le domaine de la « psychothérapie interactionnelle », qui concerne le couple et la famille. Leurs travaux portaient sur la question de : « *la permanence et du changement dans les affaires humaines [...], ainsi que de leur rôle dans la genèse et la résolution des problèmes* ». Ils s'intéressaient en particulier à :

[...] la façon dont les problèmes sont créés, puis persistent dans certains cas, ou qu'ils sont résolus, dans d'autres. Et surtout, il s'agit de voir comment le bon sens et la « logique » conduisent souvent à l'échec – ce qui semble paradoxal -, tandis qu'un comportement « illogique » et « déraisonnable » [...], produit le changement recherché [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 11].

Leurs pratiques, destinées à résoudre les « *impasses* » auxquelles se confrontaient leurs patients, ont permis aux chercheurs d'améliorer leur méthode d'intervention, mais ils n'étaient pas en mesure de définir cette méthode, ni de la conceptualiser dans un cadre théorique précis :

« [...] en mettant au point, pour une impasse donnée, la méthode d'intervention la plus appropriée, il nous apparut que nous faisons appel à un ensemble sous-jacent d'hypothèses que nous n'étions alors pas en mesure de définir » [p. 13].

C'est en ayant recours à la théorie des groupes d'Evariste Galois, et la théorie des types logiques de Bertrand Russel et Alfred N. Whitehead, présentées ci-après, que les chercheurs sont parvenus à formuler leurs conclusions, relatives à la question de la permanence et du changement.

### **I.A.2. La Théorie des types logiques**

La théorie des types logiques est une théorie appartenant à la logique mathématique, que Bertrand Russel et Alfred N. Whitehead ont développée dans les 3 tomes de l'ouvrage intitulé « *Principia Mathematica* », (1910, 1913). L'utilisation de cette théorie dans le domaine des sciences humaines correspond à une transposition par analogie :

En fait, il existe d'importantes différences entre le monde de la logique et celui des phénomènes, et il nous faut tenir compte de ces différences à chaque fois

que nous appuyons nos arguments sur l'analogie – partielle, mais importante – qui existe entre eux [Bateson, 1977, p. 301].

Comme la théorie des groupes, du mathématicien français Evariste Galois (1832), qui considère des ensembles d'*éléments* appelés *groupes*, la théorie des types logiques s'appuie sur :

[...] le concept de collections « d'objets » qui sont rassemblés selon une certaine propriété qu'ils ont en commun. Les constituants de cette totalité sont ici appelés membres, plutôt qu'éléments, et la totalité elle-même porte le nom de classe et non plus celui de groupe [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 24].

Cette théorie affirme que :

[...] dans un discours logique ou mathématique formel, aucune classe ne peut être un membre d'elle-même ; une classe de classes ne peut être l'une de ces classes qui sont ses membres ; un nom n'est pas la chose nommée ; « John Bateson », par exemple, est la classe dont ce garçon est le membre unique, etc. Ces affirmations semblent banales et même évidentes mais [...] il n'est pas du tout rare que les théoriciens du comportement commettent, par exemple, précisément l'erreur de classer ensemble le nom et la chose nommée ; autrement dit, ils se mettent en situation de manger la carte à la place du repas : simple erreur de discrimination des types logiques [Bateson, 1977, p. 300].

### **1) Le changement selon la théorie des groupes et la théorie des types logiques<sup>29</sup>**

La théorie des groupes permet de concevoir le changement qui se produit à l'intérieur d'un système. Le groupe, composé d'éléments qui ont une propriété en commun, et le groupe est lui-même défini par plusieurs propriétés dont les caractéristiques sont que les changements, affectant les éléments, n'affectent pas le groupe lui-même. Cette théorie fournit donc « *un cadre approprié pour examiner cette curieuse interdépendance entre permanence et changement que nous remarquons dans les nombreuses situations concrètes où "plus ça change, plus c'est la même chose"* » [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 23-24].

---

<sup>29</sup> Les développements présentés ici sont tirés de l'ouvrage *Changement, paradoxe et psychothérapie*, [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 21-29].

La théorie des types logiques fournit un modèle qui permet de concevoir les changements qui affectent le système lui-même :

En résumé : la théorie des groupes nous fournit un modèle pour penser le type de changement se produisant à l'intérieur d'un système qui lui-même reste invariant ; la théorie des types logiques ne s'occupe pas de ce qui se passe à l'intérieur d'une classe, c'est-à-dire entre ses membres, mais nous fournit un modèle pour examiner la relation entre un membre et sa classe, ainsi que la transformation particulière que constitue le passage d'un niveau logique au niveau supérieur [p. 28].

Il s'agit alors de changement de changement, comme l'exemple du rapport qui existe entre les notions de mouvement et d'accélération permet de l'illustrer. Le mouvement est un changement de position, l'accélération est un changement qui affecte le mouvement. C'est un changement de changement ou méta changement. L'accélération peut également subir un changement, qui se situe à un niveau encore supérieur, il s'agit d'un méta méta changement.

Chacun de ces niveaux logiques forme un cadre conceptuel spécifique :

Même en tant que profanes, nous pouvons nous rendre compte que ces formes de mouvement sont des phénomènes très différents, chacun d'entre eux exigeant un principe d'explication particulier et une méthode de calcul appropriée [p. 25].

La réalisation d'un changement consiste à passer au niveau logique supérieur, c'est-à-dire au niveau méta. Or, le cadre conceptuel qui régit le niveau supérieur n'est pas accessible depuis le niveau inférieur :

On peut aussi s'apercevoir que le changement implique toujours le niveau immédiatement supérieur : pour passer, par exemple, de l'immobilité au mouvement, il faut faire un pas en dehors du cadre théorique de l'immobilité. A l'intérieur de ce cadre, le concept de mouvement ne peut apparaître ; il n'est donc pas question de l'y étudier, et toute tentative qui vise à passer outre à cet axiome fondamental de la théorie des types logiques aboutit à la confusion paradoxale<sup>30</sup> ..

---

<sup>30</sup> La description des travaux réalisés, au cours des différentes étapes de l'élaboration du *Modèle méta*, fournira de nombreux exemples des paradoxes formées par la confusion de cadres conceptuels relevant de niveaux logiques distincts. Voir en particulier : « Le sens en contexte » (Étape 2 - Partie IV, p. 262) ; et « L'interprétation du schéma de synthèse : la formation de paradoxes » (Étape 3 - Partie IV, p. 311).

C'est pourquoi le changement de niveau logique permet de « sortir du système », et d'accéder à un cadre conceptuel radicalement différent :

[...] le passage d'un niveau au niveau supérieur (c'est-à-dire de membre à classe) comporte une mutation, un saut, une discontinuité ou une transformation – en un mot, un changement – du plus grand intérêt théorique et [...] de la plus haute importance pratique, car il permet de sortir du système » [p. 28].

C'est ce changement de cadre conceptuel, auquel se réfèrent les expressions que j'ai adoptées, telles que : « sortir du cadre », « changement de cadre d'interprétation » ou « retournement de sens », et c'est précisément l'objectif que poursuit le *Modèle méta* élaboré dans le cadre de la thèse.

## **2) L'application aux situations concrètes: les changements 1 et 2**

La distinction des deux théories, celle des groupes, et celle des types logiques, permet d'établir deux sortes de changements. Le changement 1 concerne le changement qui se produit à l'intérieur d'un système, le changement 2 modifie le système lui-même :

Voici un exemple de cette distinction en termes de comportement : en proie à un cauchemar, le rêveur a la possibilité de faire plusieurs choses en rêve : courir, se cacher, se battre, hurler, sauter d'une falaise, etc., mais aucun changement issu d'une de ces actions ne pourrait mettre fin au cauchemar. [...] nous appellerons cette sorte de changement le changement 1. La seule possibilité pour sortir d'un rêve comporte un changement allant du rêve à l'état de veille. Il est évident que l'état de veille ne fait plus partie du rêve, mais représente un changement complet. Cette sorte de changement sera [...] désigné par le terme changement 2 » [p. 29].

Le changement auquel se réfèrent les travaux des chercheurs de l'École de Palo Alto, portant sur la « genèse et la résolution des problèmes », est le changement 2. Comme on l'a vu précédemment, il s'agit d'un méta changement, constituant un véritable « saut logique ». Cela explique la difficulté que la réalisation de ce changement représente, et le fait qu'il se produise fréquemment de manière fortuite, dans des conditions qui semblent illogiques et paradoxales.

L'application majeure de ces théories, aux situations concrètes, consiste à distinguer les niveaux logiques correspondant aux *faits*, d'une part, et aux *prémisses concernant les faits*, d'autre part. Dans de nombreuses situations problématiques, les efforts réalisés pour les modifier portent sur « l'état des choses », alors que les perspectives de changement se situent au niveau des prémisses :

En pratique, il existe de nombreux cas où la réalité peut être modifiée pour qu'elle s'accorde à une prémisses. Mais il existe également d'innombrables cas où l'on ne peut rien faire pour changer l'état réel des choses. Si, dans l'un de ces cas, on considère la réalité postulée (l'état de ce qui "devrait être") comme plus réelle que la réalité, alors on essaiera d'effectuer un changement là où il ne peut avoir lieu, et, de plus, alors même qu'il ne serait pas nécessaire si la prémisses utopique n'avait pas été postulée en premier lieu. En somme, ce n'est pas la manière dont les choses *sont* réellement qui constitue le problème et qui doit être changé, mais la prémisses selon laquelle les choses devraient être d'une certaine façon » [p. 80-81].

En termes de changement 1 et 2, le changement recherché est de type 1, alors que la solution consiste en un changement de type 2.

### **3) Les choses et le sens des choses**

La théorie des types logiques permet d'opérer la distinction qui s'impose entre « les choses » et les significations qui leur sont attribuées. Cette distinction, qui semble évidente à première vue, ne l'est absolument pas dans le contexte de la vie courante. Au contraire, la conception commune de la réalité est fondée sur la confusion (la superposition) des niveaux logiques correspondant aux « choses » et au « sens des choses » :

Dès qu'on réfléchit, il devient évident qu'une chose n'est réelle que dans la mesure où elle répond à une *définition* du réel – et ces définitions sont innombrables. Nous pouvons exprimer cette idée par une simplification extrême : le réel *est* ce qu'un nombre suffisamment grand de gens sont convenus *d'appeler* réel – sauf que ce fait est d'habitude oublié, que la définition convenue est « chosifiée » (c'est-à-dire qu'elle devient à son tour une « chose ») et, pour finir, est vécue comme ce réel objectif « à l'extérieur », que seul, semble-t-il, un fou pourrait ne pas voir [...] » [p. 117-118].



Les procédés de « retournement de sens », qui forment l'objet des travaux présentés dans la thèse – les enquêtes socialanalytiques réalisées<sup>31</sup> et l'élaboration du *Modèle méta* – visent à réaliser cette distinction. Il s'agit de permettre aux personnes impliquées dans une situation problématique, de formuler et de prendre conscience du sens qu'elles attribuent aux éléments qui interviennent dans cette situation.

La nécessité de cette révélation du sens ne sous-entend pas que les acteurs ignorent le sens qu'ils donnent aux situations dans lesquels ils sont impliqués. Ils maîtrisent ce sens et en font usage dans leurs activités quotidiennes et dans leurs interactions avec les autres participants de cette situation. Mais ce sens est implicite, *allant de soi*<sup>32</sup>. Il apparaît comme un élément donné (un fait de nature) et non comme un élément socialement construit. Mettre au jour le sens permet de révéler son caractère construit et, par là, le fait que cette construction peut être modifiée.

## **I.B - L'ethnométhodologie, les procédures de création de sens**

### **I.B.1. Qu'est ce que l'ethnométhodologie ?**

Cette question constitue le titre du premier chapitre des *Studies in Ethnomethodology*, ouvrage majeur d'Harold Garfinkel, fondateur de ce courant de la sociologie né dans les années soixante aux Etats-Unis.

Cet ouvrage paru en 1967, que les initiés nomment « les *Studies* », a été traduit en français trente ans plus tard<sup>33</sup>, sous le titre *Recherches en ethnométhodologie*, [Garfinkel, 2007, (p. 51-96, pour le chap. 1)]. Garfinkel s'est appuyé sur les travaux de Talcott Parsons et sa théorie de l'action (dont il s'éloignera sur des points

---

<sup>31</sup> Voir la présentation des enquêtes (Partie I, p. 35).

<sup>32</sup> Voir la présentation du lexique ethnométhodologique (ci-dessous, p. 80), et le lexique Partie VII, p. 561).

<sup>33</sup> Par Michel Batthélémy et Louis Quéré (dirs.), Baudoin Dupret, Jean-Manuel de Queiroz.

essentiels)<sup>34</sup> ; et sur l'œuvre d'Alfred Schütz, elle-même développée sur les bases de la philosophie phénoménologique d'Edmund Husserl, visant à élaborer une science du *monde de la vie*. Selon Jean Widmer [1986, p. 91], Garfinkel « *emprunte la question au premier et la réponse au second* »<sup>35</sup>

Au delà de cette présentation liminaire, il n'est guère possible de répondre à cette question de façon simple et précise. Les auteurs en expliquent les raisons, parmi lesquelles figure le mode d'expression d'Harold Garfinkel, comme le montre cette définition souvent citée :

J'emploie le terme « ethnométhodologie » pour référer à l'étude des propriétés rationnelles des expressions indexicales et des autres actions pratiques, en tant qu'elles sont des accomplissements contingents et continus des pratiques organisées et ingénieuses de la vie de tous les jours » [p. 64].

### 1) A titre d'entrée en matière

Avant d'exposer plus loin, les difficultés qui s'opposent à la compréhension des arguments et du vocabulaire ethnométhodologique, un premier éclairage est apporté ici au travers de quelques définitions, dont celle proposée par Alain Coulon [2002, p. 23-26] :

L'ethnométhodologie est la recherche empirique des méthodes que les individus utilisent pour donner sens et en même temps accomplir leurs actions de tous les jours : communiquer, prendre des décisions, raisonner. Pour les ethnométhodologues, la sociologie sera donc l'étude de ces activités quotidiennes, qu'elles soient triviales ou savantes, considérant que la sociologie elle-même doit être considérée comme une activité pratique [p. 23, 24].

[...] l'observation attentive et l'analyse des processus mis en œuvre dans les actions permettraient de mettre au jour les procédures par lesquelles les acteurs interprètent constamment la réalité sociale, inventent la vie dans un bricolage

---

<sup>34</sup> La théorie de l'action de Talcott Parsons, reposant sur la notion de « motivation de l'action » [Parson, 1937], a dominé la théorie sociologique anglophone durant de nombreuses années, après la seconde guerre mondiale. Cette théorie a négligé la question du savoir de *sens commun*, qui constitue le point central de l'approche théorique d'Alfred Schütz [Schütz, 2008, 2010] et d'Harold Garfinkel. (Voir les analyses de John Heritage [1991], présentées plus loin : Partie VII, p. 584).

<sup>35</sup> L'auteur attribue cette formulation à Thomas Eberle (*Sinnkonstitution in Alltage und Wissenschaft*, Verlag Paul, 1984, p. 439).

permanent. [...] en bref comment ils fabriquent un monde « raisonnable » afin de pouvoir y vivre [p. 25, 26].

John Heritage introduit, comme suit, un exposé particulièrement clair documentant la rubrique « ethnométhodologie » d'un dictionnaire de sociologie<sup>36</sup> [Heritage, *in* Amiel, 2004, p. 23-25] :

Ce champ de la sociologie étudie le fonctionnement du savoir ordinaire (*commonsense knowledge*) et du raisonnement pratique dans le contexte social. Par différence avec les perspectives qui envisagent le comportement humain en termes de facteurs causaux externes ou de motivations internes, l'ethnométhodologie met en avant le caractère actif, raisonné, informé (*active, reasoned and knowledgeable*) des conduites humaines. [...] Harold Garfinkel défend l'idée qu'une théorie de l'action serait incomplète sans une analyse de la façon dont les acteurs utilisent, dans la conduite de leurs affaires en commun (*joint affairs*), le savoir et le raisonnement de sens commun qu'ils partagent. Sans une telle analyse, il serait impossible de montrer comment les membres du monde social entrent dans le courant des actions concrètes et concertées [p. 23].

L'histoire du terme « ethnométhodologie » éclaire également les préoccupations et la démarche de son inventeur. Garfinkel rapporte qu'il a recherché un nom, une « étiquette », pour désigner les phénomènes qu'il avait observés au cours d'une de ses célèbres études, portant sur les délibérations des jurés d'un tribunal. Il ne s'agissait pas de phénomènes définis par un concept théorique élaboré au préalable, mais de phénomènes « découverts »<sup>37</sup>, au travers de l'analyse des délibérations des jurés, analyse centrée sur la question : « qu'est ce qui les spécifie comme juré ? » [Garfinkel, 1984, p. 62].

Garfinkel s'est inspiré des termes tels que « ethnobotanique » « ethnophysiologie », consultés par hasard. « Ethno » suggérant : « *qu'un membre dispose du savoir de sens commun de sa société* » en matière d'ethnomédecine ou d'un tout autre domaine [p. 64]. « Ethnométhode » désignant alors les « méthodes » par lesquels les jurés

---

<sup>36</sup> *The Blackwell dictionary of 20th century social thought*

<sup>37</sup> Garfinkel insiste en effet sur ce point : « *Les résultats des études ethnométhodologiques ont été découverts. Ils peuvent être décrits à partir des questions suivantes : "Qu'avons-nous fait ? Qu'avons-nous appris ? Plus précisément, qu'avons-nous appris, en tant que faits vécus, que nous puissions enseigner ? Et comment pouvons-nous l'enseigner ?"* » [Garfinkel, 2001, p. 37].

mobilisaient ce savoir de sens commun : « lorsqu'ils se préoccupaient de ce que les membres de la société – en particulier en situation de jurés – parvenaient à requérir les uns des autres : précisément ce qu'on demande à un semblable de connaître, de traiter, et ainsi de suite [...] » [p. 66]<sup>38</sup>.

L'ethnométhodologie est donc l'étude de ces ethnométhodes, que Louis Quéré recommande de ne pas confondre avec des méthodes « techniques ». Il s'agit de « méthodes sociologiques non professionnelles » [Quéré, 1986, (interview par Georges Lapassade), p. 32] :

[Les méthodes décrites par Garfinkel sont] essentiellement celles du raisonnement sociologique, celles de la compréhension commune, celles de l'interprétation documentaire des paroles et des actions, celles de la structuration-en-situation des activités pratiques. C'est-à-dire, par exemple comment les gens s'y prennent-ils pour déterminer à qui ou à quoi ils ont exactement affaire dans une situation particulière, pour décider ce qu'il faut faire, pour donner sens à ce qui leur arrive, à ce qu'ils font, à ce qu'ils voient les autres faire, pour expliquer des événements ou des actions, pour rendre compte de ce qu'ils ont fait, ou ont l'intention de faire, etc. C'est là qu'on peut voir à l'œuvre les ethnométhodes sociologiques sous la forme de pratiques méthodiques du raisonnement « pratique » (par opposition à « logique » ou « scientifique »), de procédés de la compréhension commune qui permettent de se parler à demi mots, de techniques d'interprétation (la fameuse « méthode documentaire d'interprétation, par exemple »)<sup>39</sup>.

## 2) Le caractère ardu de la discipline

En introduction du numéro de la revue *Pratiques de formation* [1986] consacré à l'ethnométhodologie, et destiné à la diffusion en France des thèses de ce courant,

---

<sup>38</sup> « [...] j'avais affaire à des jurés qui mettaient en œuvre une méthodologie, mais ils la mettaient en œuvre de la façon "un coup vous le voyez, un coup vous ne le voyez pas". Ce n'est pas le genre de méthodologie qu'un seul de mes collègues tiendrait pour valide s'il s'agissait de pourvoir un poste au département de sociologie. [...] Néanmoins l'intérêt des jurés pour de telles questions semblait indéniable. Maintenant comment appliquer une étiquette sur ce truc, ne fut-ce que pour m'aider à me rappeler la substance de tout cela ? [...] C'est ainsi que le terme "ethnométhodologie" a été utilisé au départ » [p. 64].

<sup>39</sup> Voir le Lexique ethnométhodologique (Partie VII, p. 572).

encore confidentiel à cette époque, Yves Lecerf et Jacques Ardoino mettent l'accent sur le caractère ardu de la discipline [p. 11-12]<sup>40</sup> :

[...] s'il est un point sur lequel s'accordent tous les auteurs qui parlent aujourd'hui, en France, d'ethnométhodologie, c'est bien le constat du caractère ardu de ce sujet, reconnaissant que les thèses proposées par le courant ethnométhodologique sont extrêmement difficiles à comprendre, même pour des spécialistes chevronnés des questions épistémologiques. Louis Quéré [1984, p. 100] écrit du reste à ce propos, ceci : « Garfinkel n'est pas un auteur facile. Ses textes résistent à la compréhension et à la traduction. Leur lecture demande un effort herméneutique considérable. Mais [...] petit à petit s'éclairent les instructions et recommandations qu'il donne pour l'analyse de la réalité sociale, et qu'il regroupe sous le mot-repère d'ethnométhodologie. Comme ce sont des instructions pour voir ce qui, bien que vu, ne retient jamais l'attention, ce qui est "*seen but unnoticed*", elles produisent, lorsqu'elles sont déchiffrées, un véritable effet de révélation ».

John Heritage mentionne également les obstacles qui se présentent devant « toute tentative de rendre compte de l'œuvre de Garfinkel », dont certains tiennent au caractère de l'œuvre elle-même. Les publications de l'auteur traitant d'une variété de sujets et exposant les résultats de diverses recherches, « sans qu'il semble y avoir de thème unificateur »<sup>41</sup>. Par ailleurs, la théorie semble rester « dans les coulisses », malgré la « puissance théorique » qui se dégage des écrits :

[...] la théorie elle-même n'est nulle part explicitée systématiquement et encore moins utilisée pour intégrer les différentes études. Des déclarations programmatiques apparaissent de temps en temps mais elles sont d'une abstraction formidable et restent largement détachées des points de référence sociologiques traditionnels [Heritage, 1985, p. 7].

Le second obstacle mentionné par l'auteur concerne la réception de l'œuvre de Garfinkel dans les années soixante-dix. Dans un contexte de « mouvements sociaux anarchistes et de protestations politiques » un nouvel intérêt s'est porté sur « *le rôle*

---

<sup>40</sup> Ce numéro de la revue a été réalisé conjointement par les équipes d'enseignants du DESS « Ethnométhodologie et informatique » et du département des sciences de l'éducation de l'Université de Paris 8.

<sup>41</sup> « *Ces études sont discutées dans une prose difficile où des fourrés épais de mots semblent résister aux meilleurs efforts du lecteur et finissent par produire, en fin de compte, des idées vigoureuses et inattendues, qui cependant restent ouvertes et sont difficiles à classer* ».

de l'action humaine dans la vie sociale, [...] les bases cognitives de l'action, ainsi qu'un intérêt tout particulier pour la situation de l'action [...]». Les principes ethnométhodologiques de la « détermination locale, "moment par moment" du sens » et la « contingence du sens » semblaient s'accorder avec la volonté de se prémunir des « conséquences mystifiantes des "grandes théories" et de "l'empirisme abstrait" » d'une part, et avec les « échos humanistes des théories qui soulignaient la nature interprétée et construite de la réalité sociale », d'autre part.

Cependant, selon Heritage, ces principes ethnométhodologiques fondamentaux ont été extraits de leurs théories, et ont donné lieu à d'importantes simplifications, si bien qu'ils ont été perdus de vue :

Le résultat net fut l'assimilation d'une gamme de perspectives — l'interactionnisme symbolique, « labelling theory », les analyses phénoménologiques de Berger et Luckmann<sup>42</sup>, et l'ethnométhodologie — dans une seule catégorie : la sociologie de la vie quotidienne. Au cours de ce processus, les réalisations analytiques fondamentales et durables de Garfinkel étaient perdues de vue au moment même où le mot « ethnométhodologie » devenait un mot courant dans la sociologie [p. 7-8].

### **3) L'impossibilité d'une définition objective de l'ethnométhologie**

Une définition objective de l'ethnométhodologie ne peut être donnée, car elle-même s'oppose à l'idée qu'un récit, une description ou une définition puissent prétendre à l'objectivité et la généralisation. Un de ses principaux arguments repose sur le caractère « *indexical* » de toute expression et de tout compte-rendu, qui implique que leur sens ne peut-être saisi qu'en référence à leur contexte d'énonciation ou de production. Interviennent dans contexte : les circonstances pratiques de cette production, la biographie de l'auteur ou des interlocuteurs, les buts pratiques qu'ils poursuivent, etc.<sup>43</sup>

Ainsi peut-on expliquer la variété des définitions retenues par les différents auteurs, comme Yann Kilborne [2006, p. 2] le fait observer :

---

<sup>42</sup> Berger, Peter and Thomas Luckman, *The Social Construction of Reality*, Garden City, New-York : Doubleday and Company, 1966.

<sup>43</sup> Voir plus loin (p. 82).

Curiosité dans la sphère académique, bizarrerie chez les sociologues, étrangeté pour les ethnométhodologues eux-mêmes, telle est dans la pratique le statut de l'ethnométhodologie. Il suffit de regarder comment les universitaires présentent l'ethnométhodologie, pour se rendre compte à quel point la définition de l'ethnométhodologie est difficile à établir. Les auteurs parlent d'« étude de l'interprétation située de l'action humaine » [Jules-Rosette, 1986, p. 80], [...] de « sociologie sans induction » [Lecerf, 1986, p. 45], de « sociologie des circonstances » [Goffman, 1974], d'« anti-sociologie » [Lapassade, 1986, p. 29], d'« analyse des micro-comportements de notre quotidien, les habitudes, rôles, décisions routinières, relations avec nos proches » [Cabin, Dortier, 2000, p. 336], de « sociologie praxéologique, c'est-à-dire (...) sociologie des pratiques s'identifiant elle-même comme l'un de ses objets d'étude » [Amiel, 2004, p. 7-8], de « compréhension de la manière dont les gens souscrivent aux réalités socialement observables et explicables dans lesquelles ils sont impliqués et la façon dont ils les comprennent », ou encore, d'« étude des caractéristiques du raisonnement pratique de sens commun dans les situations courantes d'action » [Heritage, 1987, p. 2 et p. 6]<sup>44</sup>.

Mais le plus extraordinaire tient peut-être à ce que cette diversité bigarrée de définitions passe pour inévitable par les ethnométhodologues.

Philippe Amiel, pour sa part, indique que les ethnométhodologues « font toujours quelques manières » lorsqu'il s'agit de fournir une définition [Amiel, 2004, p. 16]. Il ajoute (avec l'humour volontiers cultivé par l'équipe « Paris-huitiste »<sup>45</sup>) que : « *Cette manière de faire des manières — quelle que soit la difficulté objective de la discipline — fait partie du jeu par lequel, dans les échanges avec les profanes, les ethnométhodologues se reconnaissent* ». Donner une réponse directe à la question n'est pas le fait d'un « vrai ethnométhodologue » :

<sup>44</sup> Les références bibliographiques indiquées, correspondent à *Pratiques de formation* [1986], pour : Jules-Rosette, Lapassade, Lecerf [1986-a] ; à Heritage [1991]. Les références mentionnées pour les autres auteurs, sont : Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit ; Philippe Cabin, Jean-François Dortier (dirs.), *La sociologie : Histoire des Idées*, Sciences Humaines.

<sup>45</sup> « *Il est assez malaisé de rendre compte de cet humour si ce n'est en faisant état des éclats de rires fréquents qui agitent enseignants et étudiants, et en relevant des exemples ou tournures farfelus. Paul Loubière s'amuse ainsi à transformer les expressions ou les intitulés traditionnels par goût du jeu et de la dérision. Il évoque la théorie du Big Bang en traduisant littéralement "Gros Boom", Dieu devient "Papa", le platonisme est considéré comme un "virus", Achille est surnommé "pied gonflé" ; Philippe Amiel illustre les concepts [ethnométhodologiques] à l'aide d'une recette de famille de tarama, etc.* [Amiel, p. 30-34 et 41-44] » [Kilborne, 2006, p. 21].

Un « vrai ethnométhodologue » *sait* que la définition qu'il pourrait donner à un profane ne pourra jamais être comprise directement, du premier coup et entièrement. Il y manquerait d'abord le contexte pratique, opérationnel, qui donne chair et sens aux mots et qui ne se transmet que par partage : « Venez et vous comprendrez... ». Le caractère radicalement inhabituel de la façon ethnométhodologique de voir les choses, sans l'entraînement requis, ne pourrait être saisi<sup>46</sup>.

« Y aller voir » et « pratiquer » étant en effet une manière efficace, et ethnométhodologiquement correcte, de se familiariser avec ce dont il est question.

#### **4) L'ethnométhodologie : une discipline distordue ?**

Avant d'exposer plus loin une approche plus personnelle de l'ethnométhodologie, je propose ici quelques définitions qui donnent à voir l'angle, pour le moins « décalé » et réjouissant, sous lequel celle-ci m'est apparue au cours des premières années d'apprentissage.

Harold Garfinkel donne cette définition de l'ethnométhodologie, au travers d'un récit inattendu :

Qu'est ce que l'ethnométhodologie ? Une fois de plus j'ai été confronté à cette question lors d'une récente réunion annuelle de l'Association américaine de sociologie. J'attendais l'ascenseur. La porte s'ouvre. « Oh, salut Hal ! », « Salut ! ». Je rentre. LA QUESTION fuse : « Dis, Hal, qu'est ce que l'ethnométhodologie ? ». La porte se referme. Nous montons au neuvième étage. J'ai juste le temps de répondre : « l'ethnométhodologie traite de problèmes absurdes (*preposterous problems*) ».

[...] j'aurais dû répondre que l'ethnométhodologie tente de respécifier l'objet de Durkheim – la société ordinaire, immortelle telle qu'elle est vécue – et qu'elle le fait en travaillant sur un ensemble de problèmes absurdes. Ces problèmes ont leur origine dans le mouvement général des sciences sociales. Ils sont dus à l'adhésion générale de celles-ci aux recommandations et aux méthodes de l'analyse formelle, qui vise à construire des modèles abstraits des

---

<sup>46</sup> Bernard Conein indique à ce sujet : « *La difficulté des textes fondateurs de l'ethnométhodologie tient moins à leur thématique qu'à la nature de la méthode d'argumentation utilisée. Comme toute théorie intéressante, l'ethnométhodologie n'est pas abordable sans l'apprentissage d'un certain mode de raisonnement et d'argumentation* » [Conein, 1984, p. 7].



phénomènes en fonction d'une théorie générale ainsi qu'à ses réalisations indiscutables [Garfinkel, 2001, p. 31].

Edward Rose, quant à lui, se présente comme une personne « à l'esprit tordu », caractère qu'il attribue également aux fondateurs de l'ethnométhodologie :

Je conviens que je suis un piètre sociologue, puisque je n'ai jamais compris le mot central de la sociologie qui, je crois, est « la société ». J'ai toujours eu l'esprit tordu. J'ai toujours bien aimé Harvey Sacks car lui aussi, je pense, était quelqu'un d'assez tordu. Et puis il y a Garfinkel qui l'est complètement, comme vous pouvez le constater en lisant ce qu'il a écrit dans le programme [du colloque<sup>47</sup>] à propos de son dernier projet. Il faut aimer ces torsions que Garfinkel donne naturellement à toutes choses.

Nous étions donc à ce moment-là ces personnes tordues qui, d'une certaine façon, se sont trouvées, se sont parlé sans se comprendre, mais qui se sont néanmoins parlé. Une partie de ce que nous avons dit est aux archives. Une autre partie est devenue l'ethnométhodologie [Rose, 1993, p. 30-31].

Au delà du caractère humoristique de ces présentations, on peut considérer que l'ethnométhodologie comporte en effet une dimension « absurde » ou « tordue », car les éléments « vus et non remarqués » qu'elle vise à mettre en lumière : la manière dont chacun comprend ce que disent et font les autres, et donne à comprendre ce que lui-même fait et dit – produisant ainsi le monde social organisé – n'intéressent personne.

Cela n'intéresse pas les acteurs, qui n'ont pas de raisons de s'interroger sur la manière dont ils donnent sens aux actions ou au langage de la vie quotidienne<sup>48</sup>, ni les sociologues. Les principales théories sociologiques font l'impasse sur ces questions, considérées comme des faits acquis (*allant de soi*). Le savoir et la rationalité de *sens commun*, mis en œuvre à chaque instant dans les actions concertées de la vie quotidienne, ont en effet été négligés. Ceux-ci sont évalués selon

---

[<sup>47</sup> L'article, cité ici, est la traduction du texte de la communication qu'Edward Rose a présentée au cours du colloque : « Ethnométhodologie et analyse de conversation », tenu à Amsterdam en juillet 1991. (Le texte publié a été révisé par l'auteur).

<sup>48</sup> Voir ci-dessus (note n°2, p. 23).

des critères scientifiques, définis hors du cadre de la vie réelle au sein duquel les actions et les paroles prennent corps et sens [Schütz, 2010]<sup>49</sup>.

Pour accéder à la vision ethnométhodologique du « social », il faut certainement, comme le suggère Edward Rose, posséder un certain goût pour les « torsions » que cette vision impose au regard habituellement posé sur la « réalité » du monde social. C'est en effet ce « renversement », ou « conversion du regard » selon Philippe Amiel<sup>50</sup>, ou « retournement de sens » selon le terme que j'ai adopté pour ma part, qui donne accès à ces éléments obstinément « invisibles ».

### I.B.2. Etre ou ne pas être ethnométhodologue ?

#### 1) L'adhésion à une méthode de raisonnement plus qu'à une doctrine

Au cours de son entretien avec Georges Lapassade, Louis Quéré indique : « *Il ne faut pas considérer l'ethnométhodologie comme une perspective close, limitée par les textes qui ont été produits à ce jour. Ce n'est pas un corps de doctrine, mais une perspective, assortie de recommandations pour guider la recherche* » [Quéré, Lapassade, 1986, p. 71-72]<sup>51</sup>.

Georges Lapassade rapporte la réponse de René Dulong à la question : « es-tu ethnométhodologue ? », et demande à Louis Quéré d'y répondre à son tour [p. 73-74] :

GL : Il a répondu : « qu'est-ce que ça veut dire être ethnométhodologue ? Si c'est être conversationnaliste, je ne le suis pas. Si c'est rendre compte de

<sup>49</sup> « *A mon avis, le problème fondamental des différents aspects à travers lesquels nos semblables, leur comportement et leurs actions, nous sont donnés, n'a pas encore reçu de la part des sociologues l'attention qu'il mérite. Mais si la science sociale, à peu d'exceptions près, n'a pu considérer ce type de rationalisation de sa structure conceptuelle, chacun d'entre nous en tant qu'être humain, « simplement en vivant », a déjà réalisé cette tâche et ce, sans projeter de le faire et sans aucun effort dans la réalisation de son travail* » [Schütz, 2010, p. 42-43]

<sup>50</sup> Voir ci-dessus (note n°638, p. 601).

<sup>51</sup> Jean Widmer, pour sa part, considère la discipline comme une « nébuleuse » plutôt qu'un courant structuré : « *Cette diversité montre plutôt une nébuleuse de programme de recherche qu'un courant structuré. Il y a plus un accord sur quelques assumptions de base et une communauté de destin, qu'une école de pensée au sens autoritaire tel que nous les connaissons en Europe, et dans certaines disciplines aux Etats-Unis* » [Widmer, 1986, p. 97].

recherches empiriques par une démarche phénoménologique, peut-être que je le suis ».

LQ : D'abord, je ne m'identifierai jamais comme ethnométhodologue. Je ne suis ni adhérent à une école, ni partisan d'un corps de doctrine. [...] J'ai appris des choses très importantes [des textes]. Je considère Garfinkel comme un très grand théoricien de la sociologie, quoi qu'un théoricien d'un type spécial, puisqu'il n'a pas construit un système théorique, mais plutôt défini des perspectives d'investigation, ou un point de vue sociologique sur la réalité sociale. Mais je ne veux pas être un porte-parole ou un défenseur d'un courant [...] je n'ai aucune envie qu'on me colle au dos l'étiquette « ethnométhodologue ».

Il semble en effet difficile d'assumer une adhésion entière à l'ethnométhodologie, en raison, comme on l'a vu, du caractère ardu et radical de la discipline, chacun pouvant concéder que sa pratique ne s'inscrit pas dans une « ethnométhodologie pure », dont on laisse volontiers l'exclusivité à ses quelques fondateurs.

A la question de savoir si, pour ma part, « je suis ethnométhodologue », ma réponse est de l'ordre de : « oui et non ». Oui : s'il s'agit d'assumer, ou de revendiquer, une formation intellectuelle et un lien de filiation avec « le village des ethnométhodologues paris-huitistes »<sup>52</sup>. Non : si cette « étiquette » est destinée à qualifier une connaissance et une maîtrise conséquentes de la discipline. Les chercheurs les plus réputés décrivent, comme on l'a vu, les obstacles qui s'opposent à l'appréhension de l'ethnométhodologie, et les efforts nécessaires pour accéder aux dimensions les plus profondes de ses théories. Si je crois pouvoir revendiquer une compréhension de « bon niveau » de l'ethnométhodologie, à l'issue des travaux effectués, les acquisitions les plus récentes méritent néanmoins d'être approfondies, et bien des notions demeurent encore inaccessibles.

## **2) Le dépassement du sens commun**

Je peux cependant accepter le qualificatif d'ethnométhodologue, pour peu que cette « étiquette » désigne : 1) une capacité à « dépasser » les significations de *sens commun*, cela en s'intéressant non seulement au sens que les *membres* accordent à

---

<sup>52</sup> « Nous utilisons le terme “village” pour désigner l'entité sociale qui produit et est constituée par un sens commun particulier » [Dégremont, 1986, p. 88].

leurs activités et aux expressions du langage courant, mais à la construction du sens ;  
2) une certaine « posture » vis-à-vis de la recherche, une manière de travailler, comme l'indique Louis Quéré, par exemple :

[...] l'ethnométhodologie ce n'est pas seulement un point de vue sociologique, un cadre théorique ou une problématique. C'est aussi un style, une manière de travailler, une sensibilité empirique, un certain rapport aux données, une attention aux détails, une méfiance à l'égard des interprétations superflues, un souci de rigueur dans la description et l'argumentation, etc. Ce style a sans doute des faiblesses, en particulier un manque d'intérêt flagrant pour l'analyse conceptuelle. Mais il a par ailleurs une très grande force, qui fait que quand on s'y est essayé, il est difficile de revenir à un mode de raisonnement et d'investigation plus classique en sociologie [Quéré, Lapassade, 1986, p. 74].

Les étapes de recherche exposées dans la thèse ont été entreprises, comme indiqué dans les chapitres précédents, sur des premières bases théoriques intégrées au cours d'une formation préalable, mais non explicitées. Les travaux se sont ainsi trouvés fondés sur les théories ethnométhodologiques, en termes de « posture » et de « démarche ». Cela transparait notamment au travers de l'attention portée à la dimension banale des expériences de la vie quotidienne et leur dimension « pratique », et de l'attention portée à l'appréhension commune des « choses réelles ». Cela se caractérise également par l'intérêt tout ethnométhodologique pour l'étude des activités « en train de se faire », y compris les activités effectives de la recherche sociologique, invitant les chercheurs à documenter « ce qu'il font » et de quelle manière.

Le parcours de recherche, décrit dans la thèse, repose en grande partie sur cette pratique de distance réflexive (désignée par le concept d'*indifférence ethnométhodologique*)<sup>53</sup>. Celle-ci consiste à se « regarder faire » : agir, percevoir, parler, raisonner, en tant que *membre* et sociologue-*membre*, puis grâce à l'analyse de ces éléments, à prendre progressivement de la distance vis-à-vis de cette *posture naturelle*<sup>54</sup>. Les différents étapes de recherche montrent le chemin parcouru par un chercheur qui, de la posture de *membre* accède à celle de « chercheur distancié »,

---

<sup>53</sup> Voir les développements ci-dessous et la définition du concept d'*indifférence* (Lexique - Partie VII, p. 601).

<sup>54</sup> La notion d'*attitude naturelle* est définie par Alfred Schütz. Voir « Le monde de la vie » (Lexique - Partie VII, p. 577 ; et en particulier, p. 579).

---

capable de problématiser les significations tenues pour *allant de soi* par les *membres* ; puis à la posture d'ethnométhodologue, capable de « dépasser » les significations de *sens commun*.

Toutefois, « être ethnométhodologue » correspond à une « posture » qui n'est jamais acquise une fois pour toute. Le travail qui permet de dépasser les significations de *sens commun* doit être renouvelé dans chaque situation singulière, et pour chaque expression du langage courant qui décrit cette situation. L'ethnométhodologue continue de parler la langue des *membres* et de vivre dans le « bain » du *sens commun*. Tout au plus a-t-il appris que les choses ne sont pas forcément telles qu'elles apparaissent, et telles que « tout le monde peut les voir ». Cette connaissance lui permet de prendre pour objet d'investigation des questions qui semblent « absurdes » et qui n'existent pour personne<sup>55</sup>.

### **3) Une prise de distance émancipatrice**

Je défends également l'idée, en regard de ma propre expérience, que l'apprentissage de cette posture ne s'oppose pas au fait de demeurer, la plupart du temps, dans la posture de « *membre* ordinaire ». Au contraire, la découverte de la complexité et de la richesse des mécanismes d'interprétation, et de production du sens, m'a permis de mieux assumer cette condition ordinaire. Je veux dire que je ne m'interdis plus d'éprouver certains sentiments ou réactions, au motif qu'ils sont idéologiquement réfutables. Ces sentiments me permettent aujourd'hui d'accéder au *sens partagé* tel qu'il apparaît dans la vie quotidienne<sup>56</sup>, sens construit en fonction des « attentes normatives » socialement définies (qui déterminent le caractère « normal » ou « déviant » des comportements)<sup>57</sup>. Sans assumer nécessairement les conséquences idéologiques de certains raisonnements de *sens commun*, je suis en capacité de nuancer mes propres options, et d'assumer l'existence des contradictions qui existent entre ces options et les « réalités » du vécu quotidien.

---

<sup>55</sup> Voir la citation de Garfinkel, ci-dessus (p. 64).

<sup>56</sup> On verra plus loin (cf. « *Le fonctionnement du Modèle méta* », Chapitre II, p. 93), que c'est au travers des descriptions subjectives et métaphoriques que se révèle le sens attribué à une situation.

<sup>57</sup> A propos de la notion d'« attente normative », voir les concepts d'*ad hocing* et d'*account* (Lexique - Partie VII, p. 584 ; et en particulier p. 591).

Cette capacité constitue une forme d'émancipation, que l'équipe des « paris-huitistes » s'efforçait de favoriser, au travers des enseignements du DESS d'ethnométhodologie. Il ne s'agit nullement de renoncer à ses croyances et options idéologiques, mais de les considérer pour ce qu'elles sont, et de se libérer ainsi de l'assujettissement qu'elles produisent.

Jean-François Dégremont, dirigeant la formation, expose cette démarche au travers d'un exemple : celui de l'étude des pratiques divinatoire, envisagées en tant « qu'activité de fabrication du sens », qui figurait au programme des enseignements. Au travers des exposés des devins invités, pratiquant le Yi Jing<sup>58</sup>, le tarot ou l'astrologie, et de l'expérience d'une séance de divination proposée au groupe d'étudiants, il s'agissait d'expérimenter la posture d'*indifférence ethnométhodologique* [Dégremont, 2010, p. 87]<sup>59</sup>:

En acceptant très explicitement de suspendre notre jugement sur la scientificité des pratiques de divination, et en tenant cette position alors même que sont énoncés, en situation d'exposé académique, des affirmations usuellement choquantes pour un scientifique, nous démontrons pratiquement l'efficacité révélatrice de l'indifférence ethnométhodologique.

En adoptant cette même attitude, à l'égard du discours des étudiants sur leur croyance en matière de divination :

[...] il devient possible d'explorer collectivement les procédures utilisées par chacun pour faire cohabiter des systèmes de croyances antagonistes, en soi et au sein d'un groupe social, puis d'introduire très concrètement les notions d'appartenances multiples, de construction permanente et collective du sens partagé et des procédures de négociation de l'appartenance sociale.

Des mémoires de Master et de DESS ont également été soutenus par des étudiants pratiquant différentes formes de divination, dont certains étaient « *prisonniers des systèmes de croyance des villages dont ils faisaient partie* » [p. 88], en particulier quelques personnes adeptes de sectes<sup>60</sup> :

---

<sup>58</sup> Qui s'écrit aussi « Yi King » ou « i-ching »

<sup>59</sup> Voir la définition du concept d'*indifférence* (Lexique - Partie VII, p. 601).

<sup>60</sup> On verra plus loin, les raisons historiques justifiant cette attention particulière à la question de l'assujettissement à des systèmes de pensées sectaires (cf. p. 74).

[...] notre intention était de l'amener [...] à se distancier et à comprendre ce qu'il était en train de faire lorsqu'il faisait de la divination. Lorsque l'étudiant commençait à comprendre que son discours devait être contextualisé, il construisait, à propos de ce discours contextualisé, un discours de science (c'est-à-dire qu'il effectuait un retour sur la manière dont il s'y prenait pour construire ce discours contextualisé). A partir de ce moment-là, il faisait de l'ethnométhodologie et non plus de la divination. Si nous obtenions cela, et nous ne l'obtenions pas toujours, nous avons atteint notre but de formation à l'ethnométhodologie et, d'autre part, nous avons contribué à une désintoxication vis-à-vis d'un modèle de pensée unique, voire totalitaire [p. 89].

Des mémoires ont également été produits par des militants politiques, dans la même optique visant à « *provoquer un effet de recul puis, dans un deuxième temps, construire un regard de science sur ce qui avait été une croyance et ainsi sortir de la dépendance ou de l'assujettissement* »<sup>61</sup>.

Yann Kilborne souligne la dimension éthique de cette approche lecerfienne [Kilborne, 2006, p. 21] :

Lecerf considère que l'ethnométhodologie est une « théorie antitotalitaire des fondements de la connaissance » [Lecerf, 1993]<sup>62</sup>. Cette position débouche sur une éthique personnelle du rapport au savoir et à autrui. L'ethnométhodologue est amené à respecter la différence d'autrui grâce non seulement à une volonté exercée en ce sens, mais grâce à l'utilisation des outils de l'ethnométhodologie qui servent à contenir toute tentation d'imposer sa vérité à autrui ou de juger le monde suivant son unique système de valeur.

---

<sup>61</sup> Il ne s'agit pas de placer sur le même plan l'adhésion à des sectes, à des croyances en matière de divination, et à des idéologies politiques, mais de s'intéresser aux procédures de création de sens qui interviennent dans les phénomènes d'« adhésion », quel qu'en soit l'objet. Il s'agit également de dépasser le raisonnement courant, selon lequel chacun considère que le système de pensée auquel il adhère est « rationnel », tandis que ceux qu'il réfute sont du domaine des « croyances irrationnelles ». Pour de nombreuses personnes, l'idée que l'adhésion à des thèses politiques soit envisagée en tant que « croyance », comme toute adhésion à un système de pensée, n'est pas acceptable et traduit un dénigrement des démarches d'engagement politique.

<sup>62</sup> « Ethnométhodologie et éthique », exposé au cercle éthique des affaires.

#### 4) Une attention au monde ordinaire

« Un acquiescement profond aux choses de la vie » est la jolie formule, que Michel Maffesoli a choisie pour titre de sa préface du recueil de textes d'Alfred Schütz : *Le chercheur et le quotidien* [Schütz, 2008]. Cet acquiescement me semble également partagé par l'approche ethnométhodologique. Les ethnométhodologues ne se tiennent pas « au dessus du monde », mais *dans* le monde des gens, *avec* les gens, comme l'affirment Edward Rose :

J'évite [...] aujourd'hui de prononcer le mot « société ». J'ai trouvé un mot, un certain nombre de mots que nous pouvons utiliser, vous et moi. Le meilleur que j'ai trouvé, c'est « les gens ».

Il est facile de penser à un groupe de gens en train de parler, de dire des choses, de montrer, de se déplacer, de faire tout cela. Alors vous n'avez plus besoin de conceptions telles que la société. Si vous commencez à réfléchir à la société, vous allez faire de la sociologie de manuel universitaire. C'est exactement ce que j'ai toujours refusé.

Je laisse la société de côté, je l'admets. Pourquoi pas ? Ce sont les gens qui forment la société et son omniprésence. Pourquoi ne pas se contenter de comprendre comment font les gens en les observant ? [Rose, 1993, p. 30].

Garfinkel, pour sa part, considère les recherches ethnométhodologiques comme des situations collectives d'apprentissage :

Les résultats de l'ethnométhodologie sont des problèmes sur lesquels nous sommes instruits par ce que nous découvrons (*tutorial problems*). Ils ne diffèrent pas de pédagogies. Ils ont été découverts dans des contextes d'apprentissage, où l'on enseigne et l'on apprend de conserve avec les autres et où ces activités sont observables, localement et de manière endogène, pour les participants et pertinentes pour eux [Garfinkel, 2001, p. 37]<sup>63</sup>.

Et, selon John Heritage, l'attitude de Garfinkel tout au long de sa carrière, a été celle d'un éternel débutant :

---

<sup>63</sup> Il précise également, à propos des recherches sur le travail : « *Le fait que les résultats de l'ethnométhodologie sont des pédagogies est par exemple au cœur de ses recherches sur le travail et les métiers. Ce que celles-ci découvrent ce sont deux dimensions constitutives du « problème de l'atelier » (shop floor problem) : 1) les réalisations du métier avec les descriptions précises qui les accompagnent ; 2) la théorisation naturelle. L'ethnométhodologie fait aussi ses découvertes dans les descriptions précises disponibles sur les lieux de travail* ».



Comme Husserl, Garfinkel a toujours cherché à être « un vrai débutant » et n'a jamais essayé de suivre Weber ou Parsons en élaborant, à partir de son analyse de l'action sociale, une théorie systématique à grande échelle de la structure sociale. Plutôt, il a sans cesse travaillé pour fixer et approfondir les analyses des processus sociaux de base qu'il avait commencées comme étudiant de doctorat à Harvard en 1946 [Heritage, 1985, p. 8].

Pour conclure de ce propos concernant la « posture de l'ethnométhodologue » dans laquelle je peux me reconnaître, je livre ici les recommandations d'Edward Rose, qui invite les chercheurs à rester attentifs au monde et à réduire leurs ambitions quant à la portée de leurs découvertes :

L'ethno-méthodologie et les ethno-recherches ne s'intéressent qu'à ce qui se passe réellement dans le monde. Nous devons nous accommoder de certaines particularités dans notre travail, comme vous le savez. Nous ne découvrirons rien à propos du monde qui n'ait été déjà découvert avant nous. Nous cherchons à connaître les productions du monde, les pensées et les accomplissements des gens. En tant que chercheurs, évitez d'être si brillant que vous pensiez à des choses qui ne se sont pas encore produites : cherchez la pensée humaine présente dans le monde. Essayez de capturer ces pensées que d'autres ont mises en mot, des pensées que même vous et moi pouvons saisir et que d'autres comprennent déjà très clairement [Rose, 1993, p. 40].

### **I.B.3. L'ethnométhodologie et l'Université Paris 8**

En janvier 2017, j'ai demandé à Jean-François Dégremont de me raconter l'histoire de l'introduction de l'ethnométhodologie dans les Universités de Paris 8 et de Paris 7, à la fin des années soixante-dix. Les éléments succincts consignés ici sont tirés de cet entretien<sup>64</sup>.

Jean-François Dégremont a dirigé le DESS « Ethnométhodologie et informatique »<sup>65</sup>, à la suite du décès de son fondateur Yves Lecerf en novembre 1995, et jusqu'à la

---

<sup>64</sup> Certaines informations, en particulier les dates indiquées, n'ont pas pu être vérifiées faute de documentation précise. Les textes de diverses provenances, diffusés sur Internet, comportent des informations contradictoires.

<sup>65</sup> D'abord DEA, puis DESS en 1986, le diplôme a bénéficié d'une habilitation conjointe entre les deux Universités. Il était inscrit dans le département d'informatique de Paris 8 et le département d'ethnologie de Paris 7, dirigé par Robert Jaulin.

suppression du diplôme à la fin de l'année universitaire 2006. L'enseignement de l'ethnométhodologie s'est poursuivi ensuite au sein de plusieurs formations, dirigées par Pierre Quettier – membre de l'équipe d'enseignants du DESS d'ethnométhodologie et qui collaborait étroitement avec Jean-François Dégremont<sup>66</sup>. Il s'agit du DESS « Conduite de projets informatiques », également supprimé en 2011, et du Master « NET » (Numérique : enjeux, technologies) qui existe aujourd'hui encore<sup>67</sup>.

Cette histoire est bien trop conséquente pour être rapportée durant les quelques heures d'un entretien, et pour trouver place dans le présent chapitre. Le rapide survol effectué a laissé entrevoir toute sa richesse, ainsi que son imbrication dans l'histoire du département d'informatique de l'Université de Vincennes, et dans l'histoire de cette université expérimentale elle-même – née à la fin de l'année 1968, dans le contexte d'effervescence sociale et politique de cette période, avant de devenir « Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis » en 1980. Ce récit reste donc à écrire.

### **1) L'université de Vincennes et le département d'informatique**

Le DEA d'ethnométhodologie et informatique est né à la fin des années soixante-dix, de circonstances conjuguant le développement de nouvelles disciplines scientifiques, la mise en cause des grandes théories des sciences sociales, et l'engagement d'éminents chercheurs passionnés par les sciences<sup>68</sup>.

Le département d'informatique, mis en place par Yves Lecerf dès la fondation de Vincennes, réunit une équipe d'ingénieurs et de polytechniciens, que Jean-François Dégremont décrit ainsi :

[...] on voit un cercle de mathématiciens, issus de l'école polytechnique, pour une grande part. On voit des gens qui sont vraiment passionnés par les sciences, qui aiment les sciences, fondamentalement. Ils aiment les sciences

---

<sup>66</sup> Pierre Quettier a enseigné au sein du DESS dès 1992. Il a assuré la direction pédagogique du service de la Formation Professionnelle Continue de l'Université Paris 8 de 2001 à 2006, aux côtés de Jean-François Dégremont qui dirigeait le service.

<sup>67</sup> Le diplôme est inclus dans le département « Humanités numériques » et l'UFR « MITSIC » (Mathématique, Informatique, Technologies, Sciences de l'Information et de la Communication).

<sup>68</sup> Le DEA a été créé à Vincennes, ou juste après l'installation de l'Université à Saint-Denis. Il est également possible que le DEA, ainsi intitulé, ait été créé à Saint-Denis mais qu'un diplôme portant un autre nom ait existé préalablement à Vincennes.

exactes et ils s'interrogent – ce sont les grandes interrogations de cette période, avec des Chomsky, etc. – ils s'interrogent sur la possibilité d'appliquer les méthodes de modélisation mathématique à des domaines comme le traitement automatique des langues naturelles, les mécanismes de pensée, etc. La systémique est tout juste en train de naître, l'intelligence artificielle explose, à ce moment-là. C'est un nouveau champ de recherche qui s'ouvre. Et tout le monde saute dedans.

[...] Pierre Merlin, le premier Président de Vincennes, était aussi un polytechnicien. Ils ont joué un rôle très important. Des polytechniciens très particuliers, qui n'étaient pas que très intelligents, très bosseurs et très ambitieux, ils étaient aussi des personnes sensibles qui voulaient vraiment changer la société.

Jean-François Dégremont évoque des noms, tels que ceux de :

- Maurice Gross, polytechnicien et linguiste, dont les travaux font référence, aujourd'hui encore, et qui a formé toute une génération de linguiste automaticiens français, à Vincennes, puis à Paris 7, qu'il rejoint par la suite. Il a entrepris la fabrication d'un dictionnaire électronique de la langue française (dit « automatique»), et fondé le LADL (Laboratoire d'Automatique Documentaire et Linguistique) qui a joué un rôle majeur dans ce domaine scientifique.

- Patrick Greussay, philosophe, qu'Yves Lecerf avait recruté, comme d'autres chercheurs de diverses disciplines pour les former à l'informatique, favorisant ainsi la perméabilité des disciplines qui contribuait à nourrir la dynamique foisonnante de Vincennes (Paris 7 était par ailleurs une université sans spécialité disciplinaire où se croisaient linguistes, informaticiens et ethnologues). Patrick Greussay, comme Yves Lecerf, menait des recherches dans le domaine de l'intelligence artificielle. Il a dirigé le département informatique de l'Université de Paris 8, à la suite d'Yves Lecerf, pendant de nombreuses années.

Jean-François Dégremont cite également, parmi les chercheurs qui ont contribué à la réputation de ce département « très en pointe », ceux de Jérôme Chailloux, Yves Devillers et Hervé Vitric, qui ont poursuivi de brillantes carrières.

Le caractère « mixte » du DESS, associant informatique et sciences humaines, est lié à cet historique<sup>69</sup> ainsi qu'aux options intellectuelles et personnelles d'Yves Lecerf. Mathématicien et polytechnicien, il a mené de front une carrière universitaire et une carrière dans la haute administration. Il était passionné par la logique et lisait les logiciens et les philosophes, en compagnie de Jean-François Dégremont. Celui-ci, d'abord élève de Patrick Greussay, a noué une relation avec Yves Lecerf, dont il est devenu très proche. Ils ont enseigné ensemble dans le DEA « Ethnométhodologie et informatique », et consacraient régulièrement de longues heures à partager leurs réflexions et leurs lectures.

Yves Lecerf s'est également intéressé à l'ethnologie et aux sciences des religions, en particulier au phénomène des sectes, en raison d'une histoire personnelle douloureuse, les membres de sa famille proche étant devenus adeptes d'une secte. Il a travaillé avec Robert Jaulin<sup>70</sup> qui, en 1970, avait fondé le département d'ethnologie, d'anthropologie et des sciences des religions, à l'Université de Paris 7. Yves Lecerf a rédigé une thèse sur le sujet, dont il a tiré son ouvrage intitulé : « *Les marchands de Dieu : analyse socio-politique de l'affaire Melchior (Trois Saints Cœur)* », paru en 1975. Il a joué un rôle essentiel dans les politiques de lutte contre les sectes mises en œuvre en France à cette période. Yves Lecerf et Robert Jaulin créeront ensemble le DEA « Ethnométhodologie et informatique », quelques années plus tard.

Yves Lecerf a découvert l'ethnométhodologie et rencontré Harold Garfinkel, au cours des années soixante-dix, dans des circonstances mal connues, mais très certainement à l'occasion de ses voyages aux Etats-Unis. L'équipe des informaticiens de Paris 8 était en relation avec des équipes de chercheurs américains, travaillant sur les questions d'intelligence artificielle et de traduction automatique. Il s'agissait en particulier des chercheurs du MIT (*Massachusetts Institute of Technology*) et de ceux de l'Université de Stanford sur la côte ouest, où Yves Lecerf se rendait régulièrement. Après cette rencontre, Harold Garfinkel et lui se sont invités mutuellement au cours de manifestations universitaires.

---

<sup>69</sup> Voir le récit de Paul Loubière [1992 (introduction)].

<sup>70</sup> Un des ouvrages les plus célèbres de Robert Jaulin est : *La paix blanche : introduction à l'ethnocide*, [Jaulin, 1970]. Yves Lecerf a probablement rencontré Robert Jaulin par l'intermédiaire de son frère Bernard Jaulin, mathématicien reconnu.

---

Yves Lecerf a donc fondé le courant « lecerfien » des ethnométhodologues français [Amiel, 2004, p. 9-10] :

Pour caractériser rapidement, on peut étiqueter le courant lecerfien comme « humien » pour son anti-inductivisme (Lecerf<sup>71</sup>) et comme « berkeleyien » pour le nominalisme (anti-réaliste) qu'il professe (Loubière<sup>72</sup>). Dans la version paris-huitiste actuelle, la préoccupation centrale est plutôt axée sur les questions de modélisation de l'information incluant la dimension intersubjective socialisée, que sur les « questions sociologiques » au sens des questions qui sont l'ordinaire des sociologues professionnels.

Ce courant se distingue, selon Philippe Amiel [p. 10], de l'approche de l'équipe de l'EHESS (Ecole des hautes études en sciences sociales) avec notamment Louis Quéré, Patrick Pharo, Bernard Conein, et le CEMS (Centre d'étude des mouvements sociaux) [cf. CEMS, 1984], davantage axée sur les questions d'épistémologie de la sociologie.

Yann Kilborne [2006, p. 12] expose ainsi le rejet de toute prétention universalisante de la part des tenants du courant lecerfien :

L'ethnométhodologie [...] refuse l'idée d'une vérité absolue en rejetant toutes les théories sociales valables en tout lieu et en tout temps. Lecerf souligne clairement, dans son « projet de manifeste pour une union rationaliste localiste », que la vocation de la science à l'universel est une impossibilité, car il faudrait qu'existe un observateur omniscient universel. Ce n'est évidemment pas le cas, sauf à considérer l'observateur universel omniscient comme un « outil », c'est-à-dire sauf à faire un acte de foi qui serve de postulat départ (par exemple en faisant le pari de l'existence de Dieu et en déduisant de cette existence des principes tenus pour certains). Ce n'est pas l'option de Lecerf, qui admet que d'autres puissent l'adopter, mais refuse en revanche qu'on la lui

---

<sup>71</sup> Y. Lecerf, *La science comme réseau : projet de manifeste pour une union rationaliste localiste*, Paris, 23 novembre 1994, (reproduit en annexe), § 8 : « Sur l'induction, et sur les tentatives imparfaites de simulacres d'observateurs universels à vocation spécialisée que l'induction produit ». [Cf. Lecerf, 2004, p. 166].

<sup>72</sup> P. Loubière, *Fondements épistémologiques de l'ethnométhodologie. Application à la logique, aux mathématiques et à l'informatique*, thèse de doctorat (ethnologie) sous la direction d' Yves Lecerf, Université Paris-VII, 1992 : « Pour éviter toute confusion, Yves Lecerf et moi-même avons baptisé ethnométhodologie nominaliste ce courant particulier. » [Cf., Loubière, 1992, p. 13].

impose<sup>73</sup>. Ainsi l'ethnométhodologie tient-elle du scepticisme par cette particularité de *rejeter toute prétention universalisante* [...].

Pour caractériser les enseignants, assurant les cours du DESS au cours des années deux-mille, Yann Kilborne met en avant la diversité de leurs approches et la pluralité de leurs formations et expériences respectives<sup>74</sup>. (La diversité des « profils » des étudiants était également encouragée) :

Les enseignants [...] se montrent capables de réfléchir autant sur des questions de géopolitique que d'astrophysique, et s'intéressent aussi bien aux pratiques ésotériques (astrologie, Ji King, chamanisme etc.), qu'aux modes de manipulation de l'esprit humain (à travers les techniques utilisées par thérapeutes ou les services de renseignement). Ils possèdent tous plusieurs domaines de compétences (cumulant parfois deux doctorats ou deux voire trois métiers par exemple).

[...] Yves Lecerf était polytechnicien, logicien, ethnométhodologue, et anthropologue. Jean-François Dégremont est directeur d'une unité administrative universitaire, responsable de formation, informaticien, anthropologue, ethnométhodologue [...], Paul Loubière est philosophe, journaliste, ethnométhodologue et anthropologue, Philippe Amiel est directeur d'une société de consulting, responsable d'une unité de sociologie des systèmes de soins, ethnométhodologue, etc. [p. 20]<sup>75</sup>.

## **2) L'ethnométhodologie et le département des sciences de l'éducation**

C'est Georges Lapassade qui a fait connaître l'ethnométhodologie aux chercheurs des sciences de l'éducation, mais la question de savoir si lui-même a découvert les

<sup>73</sup> « Ce refus est supposé local. D'autres personnes et/ou groupes de chercheurs du réseau de la science pourront fort bien s'ils le désirent prendre l'observateur omniscient comme outil. Ce choix est leur affaire, pourvu qu'ils l'annoncent clairement et n'essaient pas de l'imposer à tous ». [Cf. Lecerf, 2004, p. 174].

<sup>74</sup> Yann Kilborne a obtenu le DESS d'ethnométhodologie en 2003 et rédigé une thèse, sous la direction de Jean-François Dégremont, soutenue en 2008. Il est aujourd'hui maître de conférence à l'Université Bordeaux Montaigne où il enseigne le cinéma au sein d'un département de sciences de l'information et de la communication. Il est également documentariste.

<sup>75</sup> Pour ce qui concerne Pierre Quettier : jardinier de formation il a été formateur d'adultes, avant d'obtenir le DESS d'ethnométhodologie et informatique, et d'y enseigner dès 1992, puis de soutenir une thèse en 2000, sous la direction de Jean-François Dégremont, et d'obtenir un poste de maître de conférence à l'Université de Paris 8, en 2002. Pierre Quettier est également Grand-Maître de Shintaido, un art martial japonais.

travaux de Garfinkel par l'intermédiaire d'Yves Lecerf, de Robert Jaulin, ou de manière indépendante, reste ouverte. Indépendamment de cette question, Georges Lapassade a participé à la mise en place du DESS d'ethnométhodologie à Paris 8, en 1985 (à la suite du DEA), et il a assuré des enseignements depuis cette date jusqu'à son départ en retraite, et au-delà<sup>76</sup>. Comme il l'indique dans l'hommage rendu à Yves Lecerf, quelques jours après son décès [Lapassade, 1995], la projet intellectuel de l'enseignement de l'ethnométhodologie a trouvé « sa première formulation » dans le double numéro de la revue *Pratiques de Formation*, mentionné plus haut (cf. p. 60), préparé au cours de l'année 1985 et paru en octobre 1986<sup>77</sup>.

Ce numéro consacré à l'ethnométhodologie a été réalisé conjointement par l'équipe du DESS et celle des sciences de l'éducation, son éditorial étant rédigé par Jacques Ardoino et Yves Lecerf. Il avait pour objectif de contribuer à élargir la diffusion des thèses de Garfinkel et de Sacks ainsi que les débats que celles-ci suscitaient :

Il n'est à notre avis pas admissible qu'un débat d'une telle ampleur puisse indéfiniment rester cantonné dans la confidentialité. Mais au dire même de la plupart des spécialistes, il sera extrêmement difficile que le débat sorte de cette confidentialité, pour la simple raison que notre éducation commune oppose une sorte de mur à la compréhension des thèses ethnométhodologiques. Et c'est le constat de ce paradoxe (à notre avis intolérable) qui nous a poussés à proposer [ce] numéro double [Ardoino, Lecerf, 1986, p. 12].

L'ethnométhodologie faisait l'objet d'un certain engouement à l'Université de Paris 8<sup>78</sup>, et venait s'inscrire dans les préoccupations du courant d'une « contre-sociologie », auquel appartenait une bonne partie de l'équipe des sciences de l'éducation :

Certes, en fonction de son histoire propre, l'Université Paris 8, et, notamment, l'UER des Sciences de l'Education, ne pouvaient rester indifférentes à une approche des phénomènes humains qui venait recouper le courant d'une « contre-sociologie », soutenue par l'analyse institutionnelle, contestant

---

<sup>76</sup> Lorsque j'ai moi-même suivi la formation, entre 2003 et 2005, Georges Lapassade, âgé de 70 ans, continuait d'intervenir dans les cours.

<sup>77</sup> Les articles qui composent ce numéro, sont abondamment cités dans ce chapitre, ainsi que dans la chapitre consacré au Lexique ethnométhodologique, présenté plus loin (Partie VII, p. 561).

<sup>78</sup> Cet engouement n'était pas sans soulever des controverses. Voir à ce sujet l'article de Bernard Conein, dans ce numéro de la revue : « L'ethnométhodologie en France ou le sociologue chez les autophages » [Conein, 1986].

« l'induction » et les prétentions généralisantes de la sociologie positiviste, en étayant les démarches de l'« analyse interne », de l'« analyse des implications », de l'intervention et de la « recherche-action », déjà esquissées, au long des vingt-cinq dernières années par Georges Lapassade, René Lourau, René Barbier, Rémi Hess, Antoine Savoye, Patrice Ville, Alain Coulon, Jacques Ardoino, etc. [p. 12-13].

Par ailleurs, les deux équipes se rejoignaient dans leur préoccupation de questionner la conception de la connaissance et de l'éducation :

Une fois encore, pour connaître la nature et les phénomènes, c'est la nature même de la connaissance qu'il s'agit d'interroger en premier lieu. Dans cette perspective anthropo-cosmologique où les visions du monde apparaissent également comme des modèles structurant très profondément la connaissance, la vision ethnométhodologique retrouve tout naturellement sa place, au sein d'un ensemble toutefois beaucoup plus vaste [...].

Quels que soient les « domaines de l'homme » concernés : psychothérapies, politique et changement social ou Sciences de l'Homme, les impasses auxquelles aboutissent nos pratiques tiennent à nos façons de penser les choses, le monde et nos relations à l'un comme aux autres. L'intérêt d'une telle optique pour évoquer la problématique de l'éducation dans le monde moderne est assez évident [p. 16].

#### **I.B.4. Le lexique des concepts ethnométhodologiques (présentation)**

Le lexique des concepts ethnométhodologiques est présenté ici de façon succincte, afin de préciser les concepts évoqués plus haut et d'introduire ceux qui seront développés dans les différents chapitres de la thèse.

Comme indiqué en introduction (cf. p. 57), la rédaction du lexique étant intervenue à la fin du travail de recherche, celui-ci constitue un approfondissement des acquisitions théoriques effectuées tout au long du parcours de recherche. Ces acquisitions ont donc formé un outillage conceptuel permettant de formuler les résultats des travaux, bien plus qu'une base théorique préalable. C'est pourquoi le lexique détaillé sera présenté dans la dernière partie de la thèse (cf. Partie VII, p. 561).



### **1) Le lexique des concepts, une pratique ethnométhodologique**

Le passage en revue des concepts ethnométhodologiques était un exercice auquel les enseignants conviaient régulièrement les étudiants du DESS, et chacun était invité à composer un lexique des concepts, au sein de son mémoire<sup>79</sup>. Indépendamment de l'intérêt pédagogique de la pratique du lexique, celle-ci est fondée sur deux objectifs. Le premier est de présenter aux lecteurs ces concepts étranges [Lecerf, 1986-a, p. 49] et, comme on l'a vu précédemment, difficilement accessibles. Il s'agit également de préciser, ou de rectifier, le sens des concepts qui ont été intégrés dans le vocabulaire sociologique courant, en perdant parfois leur substance à cette occasion<sup>80</sup>. Le second objectif est d'en proposer une définition, non pas objective et universelle, mais une définition *située*, en rapport avec le point de vue de l'auteur et son propre usage de ces concepts. Puisqu'en effet, selon l'éthnométhodologie elle-même, il n'existe pas de définition objective.

La revue de la formation permanente de l'Université de Paris VIII : *Pratiques de formation*, dont le double numéro (11-12) d'octobre 1986 porte sur l'éthnométhodologie, consacre un chapitre à la présentation d'un lexique, rédigé par Yves Lecerf [1986-b], qui indique, à la rubrique « Lexique » [p. 187] :

Un lexique énumère des formes de mots en face desquels sont situées des définitions. Or, l'éthnométhodologie conteste qu'il puisse exister des définitions objectives (i.e. définitions ayant une validité indépendante du contexte). Un lexique doit donc se donner une base locale de définition en se référant à un groupe humain bien déterminé, ayant des dimensions limitées.

---

<sup>79</sup> Voir Quettier [2010, p. 47-48].

<sup>80</sup> Il n'est pas interdit d'employer le terme « allant de soi » en tant que synonyme du mot « évidence », ou celui de « membre » au sens courant de « membre d'un groupe social », mais ces termes n'expriment rien de plus que les mots usuels disponibles et ne peuvent prétendre référer à des concepts ethnométhodologiques.

Le présent lexique se donne pour groupe humain de référence un « village universitaire parisien où l'on porte attention à l'éthnométhodologie »<sup>81</sup>.

Philippe Amiel, dont l'ouvrage intitulé : « *Ethnométhodologie appliquée : éléments de sociologie praxéologique* », a été en partie conçu dans un but didactique, présente également un lexique, dans un volumineux chapitre [p. 29-70]. Alain Coulon présente expose les principaux concepts, dans son livre intitulé « *Ethnométhodologie* », publié dans la collection « Que sais-je » [Coulon, 2002, p. 23-43].

Selon le concept majeur d'*indexicalité*, l'impossibilité de fournir des définitions objectives résulte du caractère *indexical*, de toute expression. L'expression : « indexicalité » est donc elle-même *indexicale* [Coulon, 1986, p. 57]<sup>82</sup>, peut-on faire remarquer, à la fois à titre de clin d'œil à destination des initiés, à la fois très sérieusement, car les phénomènes décrits par les concepts ethnométhodologiques concernent, en toute logique, les énoncés visant à décrire ces concepts eux-mêmes.

## **2) Des concepts à l'œuvre dans la notion de construction du sens**

Définir les concepts ethnométhodologiques présente une difficulté particulière, qui tient au fait qu'ils sont reliés les uns aux autres, et forment un « réseau » [Jules-Rosette, 1986, p. 50-51] : « *Ils ne sont pas en relation hiérarchique ou de sérialité. [...] ils sont liées d'une façon intégrale, si bien que chaque fois que l'un est indiqué les autres sont "impliqués"* ».

Tous sont en effet mobilisés dans la définition du savoir ordinaire, ou savoir de *sens commun*, et de la notion de *construction du sens*, qui occupe une position centrale

---

<sup>81</sup> La présence de ce lexique est argumentée, comme suit, dans la présentation du numéro : *C'est [...] la prise de conscience de l'existence d'une sorte de "mur d'incompréhensibilité commune" autour de l'éthnométhodologie qui nous a poussés [...] à accorder dans le présent numéro, [...] une très large place à un "lexique ethnométhodologique". On sait en effet que toute mutation épistémologique importante a pour conséquence de modifier les significations du langage dans son entier ; mais dans le cas de l'éthnométhodologie, certains axiomes cognitifs de base subissent une mutation telle que les décalages sémantiques qui en résultent au niveau de l'ensemble du vocabulaire d'usage courant peuvent atteindre des ampleurs énormes ; d'où la nécessité de consigner correctement ces décalages dans des lexiques qui sont encore à construire, et dont celui que nous proposons ne donne qu'une préfiguration très succincte* [Ardoino, Lecerf, 1986, p. 16].

<sup>82</sup> Alain Coulon présente, dans la revue mentionnée ci-dessus, un article intitulé : « Indexicalités de l'"indexicalité" » [p. 57- 61].

dans les propositions avancées par l'ethnométhodologie<sup>83</sup>. Selon celles-ci, le sens est une *construction* permanente des acteurs sociaux (les *membres*), en raison du caractère *indexical* du langage et des phénomènes de sens (actions, descriptions, comptes-rendus). La signification accordée aux expressions du langage, ainsi qu'aux actions, ne peut être déterminé par leur seul contenu (ce qui est dit, et les gestes accomplis) et doit faire appel à des éléments du contexte d'énonciation ou du contexte du déroulement de l'action.

La détermination du sens exige donc un *travail des membres*, qui doivent faire appel aux éléments de contexte, pour se comprendre, ainsi qu'à leur connaissance partagée du fonctionnement de la société. En fait, ils utilisent leur connaissance du contexte local, de manière *réflexive*, pour déterminer le sens :

[...] tous les objets et produits du raisonnement pratique – concepts, descriptions, actions, etc. – ont la propriété d'être indexicaux. Cela signifie que le sens de ces objets est élaboré et spécifié par le contexte dans lequel ils apparaissent. Bien que cette propriété soit un obstacle pour l'analyse formelle du langage et de l'action [...], cela n'est pas un obstacle pour la conduite des actions pratiques. En fait, les acteurs sociaux règlent (*design regularly*) leur conduite en utilisant le contexte local pour élaborer et spécifier le sens de leurs discours et de leurs actions [Heritage, 2004, p. 24].

Les *membres* partagent le sens de manière tacite. Dans le vocabulaire ethnométhodologique, la notion centrale de *membre*, n'est pas équivalente à celle de « membre de la société ». Être *membre* signifie, justement, partager le langage et le sens *communs* :

La capacité à partager ce qui va sans dire ou ce qui est « pré-connu », en un mot, la capacité à partager le « sens commun », c'est ce qui constitue le membre au sens ethnométhodologique [Amiel, 2004, p. 64].

Ils considèrent les significations comme *allant de soi*<sup>84</sup>. Les procédures par lesquelles celles-ci sont établies ne sont jamais explicitées, ni même remarquées, par qui

---

<sup>83</sup> On peut se référer au texte de John Heritage [1993, 1994] dont Philippe Amiel donne une traduction [Amiel, 2004, p. 23-25]. Celui-ci présente les concepts dans leur articulation avec les principaux arguments et le programme de recherche de l'ethnométhodologie.

<sup>84</sup> Les membres « *construisent le sens de l'ordre social [...] en considérant les significations comme substantielles et comme non problématiques. [Elles] sont prises comme allant de soi* » [Dictionnaire de sociologie d'Oxford, in Amiel, 2004, p. 21].

maîtrise le *sens* et le *langage communs*. Cette création du sens est constamment « occultée » :

[Cette] omission systématique des aspects constitutifs de la rationalité interne des pratiques sociales [...] caractérise le raisonnement sociologique pratique en général, qu'il s'agisse de sa version professionnelle et scientifique, ou de sa version profane [Barthélemy, Quéré, 2007, p. 26].

Le travail scientifique n'échappe pas, en effet, à cette création d'« objets », considérés comme indépendants des processus qui les ont conçus et les ont pourvus de ses propriétés :

Au bout du travail de découverte scientifique, il y a un objet qui est devenu indépendant, qui existe en soi et qui a un certain nombre de propriétés déterminées. Sont oubliées et occultées les pratiques, les opérations, les interactions dont cet objet est le produit, qui l'ont façonné et pourvu de ces propriétés. Cet oubli n'est pas un hasard ; il correspond au travail social d'occultation du support pratique et relationnel des objets. Merleau-Ponty, lui, parlait de « la ruse par laquelle la perception se laisse oublier comme fait » au profit de l'objet qu'elle nous livre [Quéré, 1986, p. 72]<sup>85</sup>.

Comme le montreront les travaux exposés dans la thèse, c'est par l'oubli du rôle du contexte dans la détermination du sens, que cette occultation se réalise. Dans le cadre des activités ordinaires, il n'y a pas lieu de prendre en compte le contexte dans lequel « ce qui se passe » se passe. Ainsi que je l'indiquerai plus loin : « quand on est dans la rue, on ne voit pas des objets-dans-la-rue, on voit des objets ».

Le lexique ethnométhodologique, auquel on pourra se reporter (cf. Partie VII, p. 561), présentera donc les concepts suivants :

1- L'indexicalité (p. 563).

2- La réflexivité (p. 568).

---

<sup>85</sup> Louis Quéré fait ici référence aux travaux de Garfinkel [Garfinkel, Lynch, Livingston, 1985], portant sur l'activité d'une équipe d'astrophysiciens au cours de leur découverte, en 1969, d'un pulsar optique (*Pulsating star* : source de rayonnement radio-astronomique). L'équipe de chercheurs a étudié la bande enregistrée sur laquelle les astrophysiciens avaient commentés leurs observations. Les auteurs indiquent [p. 11] que leur question était de savoir en quoi consistait la découverte du pulsar optique, en tant que « travail de nuit » des scientifiques : « *What does the optically discovered consist of as Coke and Disney's night's work* ». Cet article est considéré comme la référence de l'approche, par Garfinkel, du discours scientifique. (Voir également le texte en français, de Paolo Fabbri, présentant l'article [p. 11]).

- 3- La connaissance de sens commun et la méthode documentaire d'interprétation (p. 572).
- 4- *Le monde de la vie* (p. 577) et l'attitude naturelle (p. 581).
- 5- Les concepts d'*ad hocing* (p. 584), d'*account* (p. 587) et de *breaching* (p. 591).
- 6- Les concepts de membre (p. 595), de compétence unique et d'allant de soi (p. 596).
- 7- L'indifférence ethnométhodologie (p. 601).

### I.C - La schématisation des *niveaux logiques*

Comme cela est indiqué précédemment (cf. p. 52), la théorie des types logiques concerne des « collections » d'éléments, rassemblés selon une propriété qu'ils ont en commun. L'ensemble s'appelle « classe » et les éléments s'appellent « membres » :

Un axiome essentiel de la théorie des types logiques est que « *Ce qui comprend tous les membres d'une collection ne peut pas être un membre de la collection* », selon le principe énoncé par Whitehead et Russel dans leur ouvrage monumental, *Principia Mathematica*<sup>86</sup> » [Watzlawick, *et al.*, 1975, p. 24].

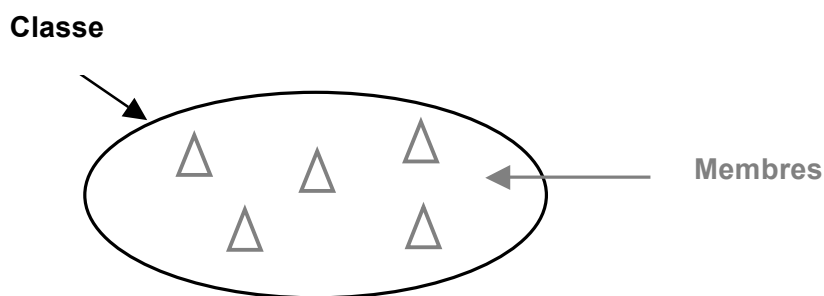


Figure II-1 : La distinction entre « membres » et « classe »

Les éléments (membres) et l'ensemble (classe) représentent des « niveaux logiques » différents, chacun correspondant à un cadre conceptuel spécifique.

<sup>86</sup> Whitehead (Alfred North) et Russel (Bertrand), *Principia Mathematica*, 3 volumes, Cambridge, Cambridge University Press, 1910-1913, 2<sup>e</sup> éd., vol I, p. 37.

### I.C.1. L'exemple des concepts de mouvement et d'accélération

Au cours de mes travaux, j'ai adopté, pour schématiser la hiérarchie des niveaux logiques, une représentation sous la forme d'une « échelle » structurée en différents degrés. Le schéma ci-après figure la hiérarchie des niveaux qui concerne le concept de « changement », appliqué à l'exemple du « mouvement » qui a été présenté plus haut (cf. p. 54).

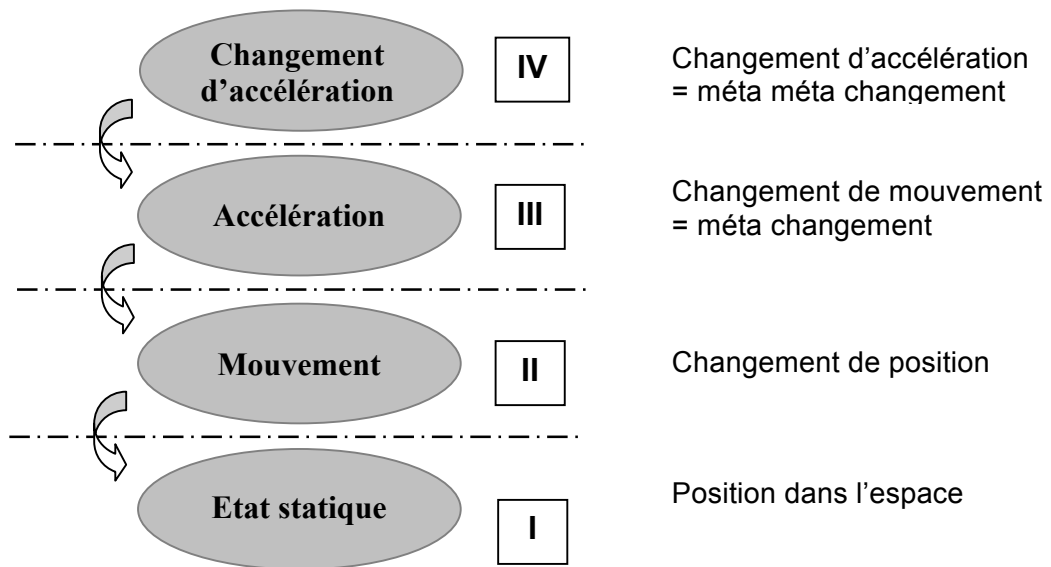


Figure II-2 : L'exemple du concept du « mouvement »

Chaque niveau se trouve situé extérieurement au niveau inférieur, et intervient sur celui-ci. La conséquence essentielle de la structure de ces niveaux est que le concept relatif à chaque niveau supérieur ne peut être envisagé à l'intérieur du niveau inférieur. Pour réaliser un changement, il est nécessaire de passer au niveau supérieur, c'est-à-dire au niveau méta. Il faut faire un « pas en dehors », selon l'expression de Paul Watzlawick (déjà citée) :

[...] pour passer, par exemple, de l'immobilité au mouvement, il faut faire un pas en dehors du cadre théorique de l'immobilité. A l'intérieur de ce cadre, le concept de mouvement ne peut pas apparaître ; [...] [p. 25].

Les formulations telles que « sortir du cadre » ou « sortir du système » font référence à cette opération, qui réalise un changement de références conceptuelles, ou « changement de cadre d'interprétation » pour lequel j'ai adopté le terme de « retournement de sens »<sup>87</sup>. Les éléments, situés à chacun de ces niveaux, appartiennent à des « ordres de réalité » aussi différents que le montre l'exemple suivant :

Il saute aux yeux que l'humanité est la classe de tous les individus, mais qu'elle n'est pas elle-même un individu. Toute tentative de parler de l'un en termes de l'autre aboutit fatalement au non-sens et à la confusion [p. 24].

Cependant, malgré l'évidence apparente d'une telle considération, la confusion des niveaux logiques est permanente dans le contexte de la vie courante. Cette confusion correspond au mode de construction du *sens commun* et du langage naturel.

### **I.C.2. Les niveaux logiques et les situations d'enquête**

La figure ci-après représente les niveaux logiques correspondant aux descriptions de la « situation étudiée »<sup>88</sup> élaborées au cours des différentes étapes des travaux : les descriptions recueillies par les chercheurs au cours des entretiens d'enquête, et celles qu'ils formulent eux-mêmes, au titre des résultats de leurs travaux.

---

<sup>87</sup> J'ai emprunté cette expression à Patrice Ville. Dans ses écrits, il adopte plus volontiers celle de renversement : « *La question est : quelle est la dialectique brusquement apparue et décomposée par l'analyseur ? Quelle est la dynamique révélée brutalement par un événement qui renverse la lecture d'une situation ? Le concept d'institution recouvre à la fois cette relation dialectique et cette dynamique* » [Gilon, Ville, 2014, p. 101].

<sup>88</sup> On verra plus loin (cf. p. 107) que la définition de cette expression mérite d'être clarifiée, et que la figure elle-même doit être modifiée en conséquence.

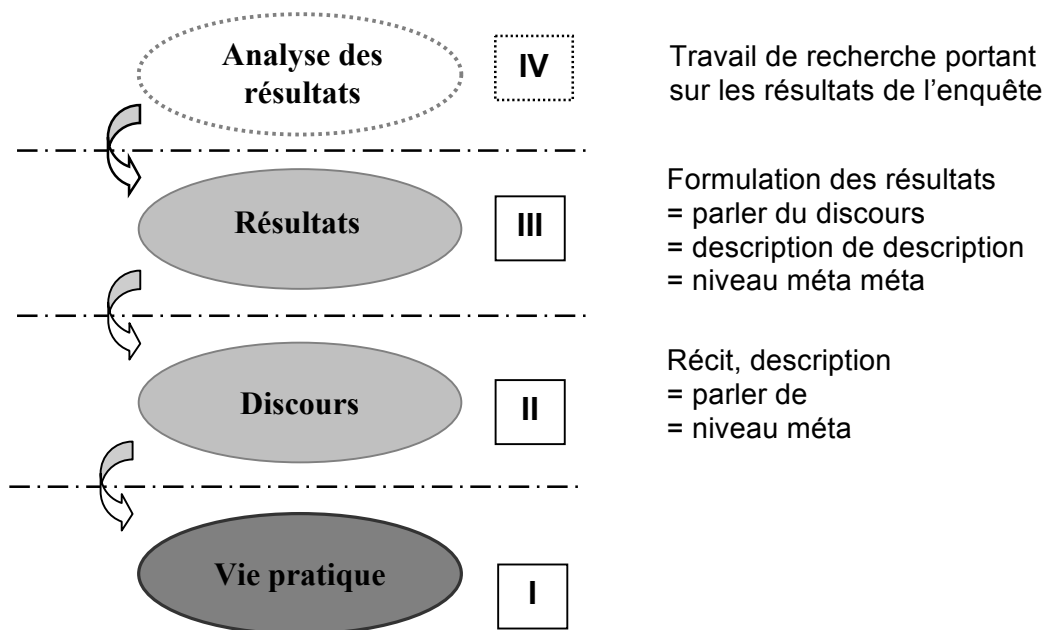


Figure II-3 : La schématisation de la situation d'enquête

Selon la théorie des types logiques, il convient de prendre en compte : le fait que les activités qui consistent à « parler de », « expliquer », « attribuer un sens à », « porter un jugement sur », « décrire », « analyser », se *rappellent* à « la chose concernée », et exigent de se situer extérieurement à celle-ci, c'est-à-dire au niveau logique supérieur.

Le « discours »<sup>89</sup>, qui forme les « matériaux » de recherche, *porte sur* les événements de la vie courante (niveau I) et se situent donc à un niveau méta (niveau II). Le « discours » ne décrit pas « ce qui *est* ». Il fournit la description, par les personnes auditées, de la manière dont « ce qui *est* » leur apparaît, la manière dont ils le vivent, et le sens qu'ils lui attribuent.

Cette affirmation semble banale, en particulier dans le cas des enquêtes dont l'objectif est précisément de recueillir la signification que revêt une situation, pour les personnes qui y sont impliquées. Les socialistes qualifient les résultats de leurs

<sup>89</sup> L'expression « discours » fait ici référence aux descriptions formulées par les personnes auditées. Dans la suite du texte (cf. Chapitre II, p. 92), cette expression réfère à la synthèse de l'ensemble des entretiens (selon la méthode mise en œuvre au cours des enquêtes présentées dans le cadre de la thèse). Son contenu a donc déjà fait l'objet d'un travail d'interprétation et de sélection de la part des chercheurs. Cette synthèse pourrait être représentée, au sein de la figure ci-dessus (Figure II-3), par un niveau supplémentaire, situé entre le « discours » et les « résultats ».



recherche par le terme : « système de représentations » (cf. p. 337). Mais on verra dans les paragraphes qui suivent que ces considérations recouvrent des dimensions beaucoup plus complexes<sup>90</sup>.

Dans l'immédiat, il est proposé de retenir les éléments suivants :

1) Les différentes descriptions, élaborées au cours des travaux d'enquête, sont structurées selon une succession de niveaux logiques, chaque niveau *portant sur* le précédent, et entretenant avec lui un rapport méta. La formulation des résultats se situe au niveau III, et forme un « discours sur le discours ». Le schéma de synthèse de l'enquête sur le thème de « la propreté », qui a formé le principal « terrain » de l'élaboration théorique présentée dans la thèse, se situe à ce niveau III<sup>91</sup>. Les travaux d'analyse du schéma de synthèse, dont le *Modèle méta* est issu, sont donc situés à un niveau encore supérieur (niveau IV).

2) Cette progression dans les degrés de la hiérarchie des niveaux logiques entraîne une succession de contextes et de cadres d'interprétation différents, dont la complexité présente de nombreux risques de confusion :

« Dans tous nos travaux, et surtout au niveau de la recherche, nous sommes perpétuellement confrontés à la hiérarchie des niveaux logiques, ce qui fait que les dangers de la confusion de niveaux sont omniprésents, avec leurs conséquences embarrassantes » » [Watzlawick *et al.*, 1975, p. 25].

Chaque description, située à l'un des niveaux représentés ci-dessus, forme en effet un contexte spécifique. Le sens des expressions du langage courant étant déterminé par leur contexte d'énonciation – cela en vertu des propriétés indexicales du langage<sup>92</sup> –, le sens des expressions composant ces descriptions n'est donc pas identique au sein de l'une ou de l'autre<sup>93</sup>. Or, les chercheurs font usage, pour formuler leurs

<sup>90</sup> On verra en particulier que, le plus souvent, la « situation étudiée » n'est pas formée par les activités de la vie quotidienne, mais par une « question sociale », un « problème » identifié qui se réfère déjà à des définitions socialement construites (cf. p. 107).

<sup>91</sup> Voir la présentation du « parcours » (p. 30). Dans les pages qui suivent, le « schéma de synthèse mentionné » fait référence à cette enquête.

<sup>92</sup> Voir le concept d'*indexicalité*, (Lexique - Partie VII, p. 563).

<sup>93</sup> On verra ci-après (p. 92) : 1) que certaines expressions, explicitant la significations du schéma de synthèse (au sein du compte-rendu de l'enquête), recouvrent un sens métaphorique, et non le sens littéral, exprimé par ces mêmes expressions dans le contexte de la vie courante ; 2) que les mots désignant les objets et les actions, au sein du schéma de synthèse, sont différents des mots qui sont employés dans le cadre de la vie courante.

descriptions, du même langage que les personnes auditées, le langage naturel. Si bien que le *sens commun*, attribué à ces expressions, se « transporte » au travers des différents « étages ».

3) La difficulté de tenir compte de cette hiérarchie tient également au fait que l'activité que l'on est en train de mener à un niveau « N », porte sur le niveau inférieur « N-1 » auquel correspond un contexte « C-1 ». Or, cette activité se déroule dans un contexte « C » (propre au niveau « N »), dont le sens, spécifié par le contexte « C », ne peut apparaître que depuis un niveau supérieur « N+1 ». Dans la pratique, il est impossible de se situer simultanément *dans* l'activité et *à l'extérieur*, c'est à dire de « faire et se regarder faire »<sup>94</sup>.

---

<sup>94</sup> Il est cependant possible de développer des pratiques visant à faciliter la distinction de ces contextes de sens : en suspendant l'activité pour documenter ce qui est en train de se faire ou ce qui a été récemment accompli. Cette méta description permet d'apporter des informations relatives au contexte « C », qui pourront, soit faire l'objet d'une analyse ultérieure, soit apporter immédiatement de nouvelles informations, rendues accessibles par la « distanciation réflexive » ainsi réalisée.

---



**On peut être très pertinent en se penchant sur un cas spécifique,  
sans même en référer ouvertement à son universalité.  
Ken Loach - cinéaste, Défier le discours des puissants, juin 2014**

---

## Chapitre II : Un modèle de méta analyse des résultats d'enquête

---

### II.A - Présentation

Pour mémoire l'objectif du *Modèle méta* est de rendre problématique le sens *allant de soi*<sup>95</sup> des expressions du langage courant, décrivant une situation particulière. Cela afin de mettre en lumière la manière dont le sens est établi et de déterminer à quelles « réalités » de la vie courante se rapportent les significations exprimées au sein du « discours » tenu sur cette situation. Le « discours », auquel s'applique le *Modèle méta*, est constitué par les descriptions formulées par les chercheurs au cours de leurs travaux d'analyse des entretiens d'enquête.

Dans le cas de la première enquête présentée dans la thèse<sup>96</sup>, portant sur le thème de la « propreté des espaces publics », le « discours » est formé par le schéma de synthèse exprimant les résultats (cf. Figure I-2, p. 36). Les développements présentés dans ce chapitre s'appuient sur l'exemple fourni par cette enquête<sup>97</sup>.

Pour les enquêtes réalisées ultérieurement, il s'agissait de résultats moins aboutis qui n'ont pas donné lieu à l'élaboration d'un schéma de synthèse. Le *Modèle méta* s'est construit au cours des travaux portant sur chacune d'elles.

La seconde enquête, portant sur le thème du « petit commerce », a montré que la « confusion de sens » – existant entre « chose » et sens – formait un objet de recherche pertinent, et que les résultats des recherches pouvaient être modélisés. Une

---

<sup>95</sup> Voir la présentation de l'ethnométhodologie (ci-dessus, en particulier p. 80) ; et le concept d'*allant de soi* (Lexique - Partie VII, p. 595).

<sup>96</sup> Voir, pour mémoire, la présentation des enquêtes (p. 35).

<sup>97</sup> Il en effet impossible de formuler clairement des analyses portant sur la construction du *sens commun*, sans faire référence à des expressions particulières. La relation qui unit « sens » et « contexte » ne peut apparaître au travers d'expressions référant à des généralités. Voir à ce sujet les analyses relatives à l'étape 2 de la recherche, portant sur la notion de « sens en contexte » (Partie IV, p. 262).

première ébauche du *Modèle méta* a été réalisée dans le cadre des travaux d'analyse de cette enquête<sup>98</sup>.

Pour ce qui concerne la troisième, portant sur le thème des « relations de voisinage », les expressions du langage courant auxquelles le *Modèle* pouvait s'appliquer n'ont pas été identifiées au cours du travail d'analyse. L'application du *Modèle* a été formalisée au cours des étapes de recherche ultérieures<sup>99</sup>.

L'application du *Modèle méta* exige en effet que les analyses mettent en lumière les principaux « mots-clés » décrivant la situation concernée. C'est en cela que le schéma de synthèse, ou « *système global des contradictions* » [Ville, 2001, p. 131], fournit un « condensé de sens » précieux, qui facilite le travail d'analyse méta. L'application du *Modèle* exige également que la méthode d'investigation mise en œuvre permette de restituer les formulations exactes des personnes auditées. Une des caractéristiques de la méthode d'entretiens non directifs et d'analyse de contenu, développée par Christian Gilon et Patrice Ville, est précisément de veiller à distinguer soigneusement les « mots des personnes » et les « mots des analystes », durant toutes les étapes de l'analyse [Gilon, Ville, 2014, p. 83-95 ; et Ville, 2001, p 125-132]<sup>100</sup>.

## **II.B - Le fonctionnement du *Modèle méta***

### **II.B.1. La lecture du discours selon le sens commun**

En premier lieu, le *Modèle*, représenté par la figure ci-après, s'attache à considérer la lecture de *sens commun* du « discours ». Selon celle-ci, certains des propos recueillis décrivent des « faits objectifs », tandis que d'autres relèvent de perceptions subjectives, de références symboliques appartenant à l'« imaginaire collectif »<sup>101</sup>.

---

<sup>98</sup> Voir : Figure V-9 (Partie V, p. 395) ; ainsi que la tentative de « retournement de sens » (p. 389). L'application du *Modèle méta*, dans sa version aboutie est présentée en Partie V (p. 405).

<sup>99</sup> Voir : Partie VI (p.526).

<sup>100</sup> La méthode est présentée dans la Partie IV de la thèse (p. 163).

<sup>101</sup> Les travaux exposés ci-après permettent de considérer que l'« imaginaire collectif » n'est autre que le sens attribué aux « choses », socialement construit et exprimé de manière implicite.

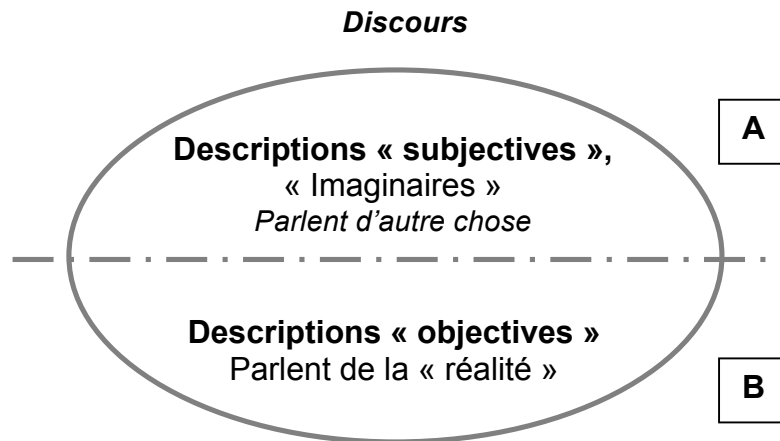


Figure II-4 : Le schéma du discours, selon le sens commun

L'étude des travaux d'analyses, réalisés par les différentes équipes d'enquêteurs, a permis de constater que ceux-ci cherchaient en effet à distinguer la part concrète, « réelle », « objective », du discours sur la situation, et la part « subjective », imaginaire. Celles-ci sont représentées, respectivement, par la partie B et la partie A de la figure.

Les descriptions contenues dans la partie A sont considérées comme l'expression d'un ressenti, provenant d'éléments qui ne sont pas en rapport direct avec le « problème » étudié, un ressenti qui « parle d'autre chose ». Les commanditaires, qui exposent le « problème » à traiter, font aussi cette distinction entre ces deux parties, et cherchent de « quoi parle » les propos contenus dans la première. Parmi les personnes auditées, certaines proposent leurs hypothèses à ce sujet.

Pour le sujet de la « propreté », la partie B du discours comprend les descriptions relatives à la « saleté » des différents espaces de la ville, aux « comportements » de différentes catégories de personnes qui « salissent » la ville. La partie A correspond à la description d'une situation de « chaos », de déstructuration de la vie sociale. Les propos expriment des sentiments de dégoût, de profonde inquiétude, qui ne semblent

pas se justifier par la seule présence de déchets dans l'espace public, et qui évoquent des préoccupations d'une autre nature<sup>102</sup>.

Le « discours sur la saleté » peut être représenté comme suit :

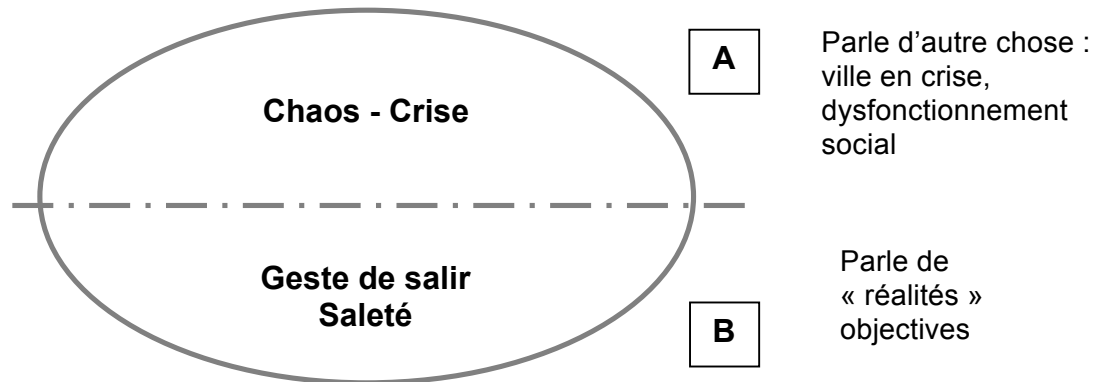


Figure II-5 : Le discours sur la « saleté »

### II.B.2. La lecture du discours selon le *Modèle méta*

Les recherches, portant sur les résultats de l'enquête sur le thème de la « propreté » ont établi :

1) que les mots, situés dans la partie B du « discours », ne se rapportent pas aux « réalités » de la vie courante, et n'expriment pas les significations que leur prête la compréhension de *sens commun*. On verra ci-après que les mots « saleté » et « salir », sont en quelque sorte *confondus* avec les mots « détrités » et « jeter ». Ce sont ces derniers qui se rapportent aux objets et actions du *monde de la vie*<sup>103</sup>. Les premiers se rapportent à des définitions, des significations.

<sup>102</sup> Ces sentiments ont en effet été imputés à « la crise » et au « dysfonctionnement social local ». Le schéma de synthèse de l'enquête, représentant l'articulation du « système de la saleté » et du « système de la crise », s'appuie sur l'hypothèse selon laquelle : « *le dérangement, issu de la déstructuration sociale provoquée par « la crise », s'exprime à propos de la saleté* » (cf. la présentation du schéma de synthèse - Figure I-2, p. 36).

<sup>103</sup> [Schütz, 2010-c] - Voir les précisions présentées plus loin, (p. 101) ; et la présentation du concept du *monde de la vie* (cf. Lexique - Partie VII, p. 577).

2) que les propos, correspondant à la partie A, ne sont pas étrangers au sujet. Ils expriment, de manière métaphorique, le sens des expressions situées dans la partie B. Il a été établi que le mot « saleté » désigne un « objet qui n'est pas à sa place », et le mot « salir » le fait de « jeter ailleurs que là où il faut ». Leur signification est donc celle de : « en désordre », et de : « mettre le désordre ». Or, « le chaos » et « la crise » sont en fait des expressions métaphoriques du « désordre ».

### **1) L'occultation du sens**

Ce sont précisément les éléments qui apparaissent comme « étrangers » à la situation concernée, « hors sujet », qui expriment le sens. Il peut sembler absolument étrange que le sens des expressions du langage courant ne puisse apparaître plus clairement, alors que les significations exprimées par ce langage, dans le contexte de la vie courante, sont parfaitement maîtrisées par les *membres*. C'est précisément cette maîtrise qui définit le *membre*, au sens ethnométhodologique du terme<sup>104</sup>.

Comme on l'a vu (cf. Chapitre I, p. 82), au sujet des théories de la construction du sens, le sens est exprimé de manière tacite. Les mots « disent ce qu'ils veulent dire », dans un contexte particulier, mais les *membres* ne sont pas en mesure de restituer la manière dont le sens est construit. C'est-à-dire la manière dont le contexte spécifie le sens de ce « mot-là », qui qualifie « cet objet-là ».

Le fait, que le mot « saleté » se rapporte à la « *place* de l'objet », et non à l'« objet », ne peut apparaître (cf. ci-après, p. 105). En conséquence, la relation entre le « désordre » et les « détrités » ne peut pas non plus s'établir. La construction du sens étant véritablement *occultée*, la teneur tacite du *sens commun* ne peut apparaître qu'au travers de métaphores.

Les résultats de l'enquête montrent que les chercheurs parviennent à restituer le sens des propos recueillis mais, partageant la posture des *membres*, ils ne peuvent restituer les modalités de la construction du sens. Le fait que « salir la ville » soit interprété comme le fait de « mettre le désordre » est largement commenté dans le compte-

---

<sup>104</sup> Voir ci-dessus (p. 83) ; et le concept de *membre* (Lexique - Partie VII, p. 595).



rendu de l'enquête<sup>105</sup>. Mais la relation entre ces deux notions est considérée comme une *interprétation*, dont les fondements ne sont pas clairement établis. C'est pourquoi les analyses développées dans le compte-rendu de l'enquête, font elles-mêmes appel à des énoncés métaphoriques, comme le montre l'exemple suivant :

Le discours produit sur le sujet « salir Saint-Denis », décrit un univers de désordre, traversé par un mouvement de spirale négative, où tous les débordements semblent permis. Mais il révèle également que le phénomène de la saleté n'en est pas l'acteur principal.

Bien qu'elle alimente la situation par ses effets négatifs, la saleté, ou plutôt le « geste de salir », n'est que la partie émergente d'une crise plus profonde issue d'une succession de mutations et de déchirements de la structure sociale. Elle est le symptôme de la maladie, et comme lui, tout en créant le désordre et le dérangement, remplit la fonction bénéfique de révéler la crise et de donner l'alerte [Compte-rendu, p. 1].

## **2) L'application du Modèle méta**

Il s'agit donc d'identifier ces deux parties du « discours », relativement au thème étudié, ainsi que les « mots clés » qui décrivent la situation au sein de la partie B, et les métaphores qui résument les propos « subjectifs » correspondant à la partie A. Compte tenu des éléments exposés ci-dessus, le *Modèle méta* permet de postuler :

1) que la signification, des mots formulés au sein de la partie B du « discours », est à rechercher au sein des expressions métaphoriques situées dans la partie A, comme le représente la figure suivante :

---

<sup>105</sup> « Le langage associe saleté et désordre. La description de la saleté elle-même contient une notion de dérèglement. Les expressions « Ils foutent la merde » et « Tout le monde fout le bordel », signifient à la fois salir et mettre le désordre » [Compte-rendu, p. 10] - Voir aussi : « Les clés de lecture » ; § « le geste de salir » ( p. 238).

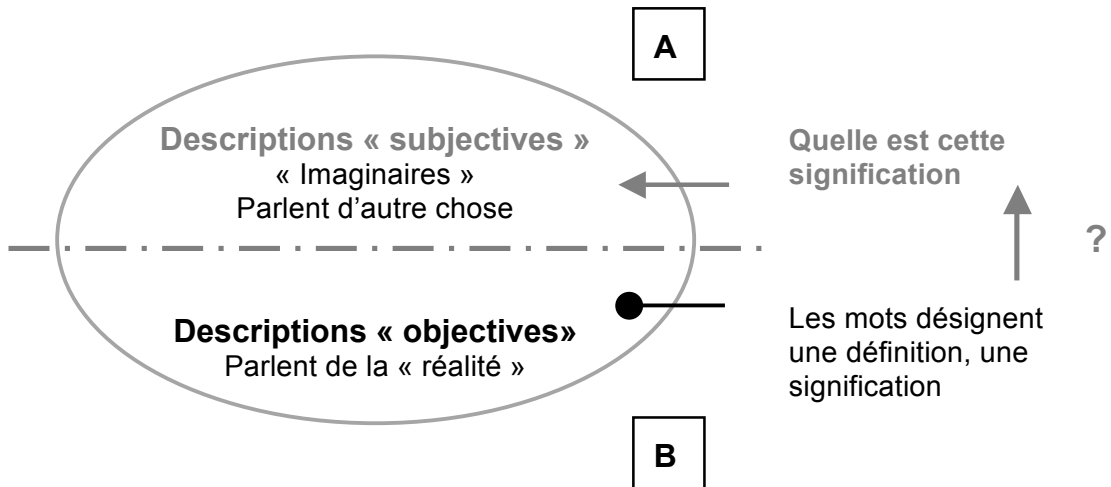


Figure II-6 : Le schéma du sens occulté

2) qu'il existe une « confusions de sens » entre les mots appartenant au *monde du discours* (partie B) et les mots qui, dans le contexte du *monde de la vie*, nomment les objets et les actions effectivement accomplies. Il s'agit donc d'identifier cette « confusion », afin de réaliser la « traduction » qui s'impose entre les significations propres à chacun de ces *mondes*. Seule cette « traduction » est en mesure de donner accès au sens des actions, tel qu'il s'établit dans le contexte de leur accomplissement, et aux « raisons d'agir » de leurs auteurs.

Cette tâche est l'objectif poursuivi par l'« échelle théorique de référence » du *Modèle méta*, présentée ci-après.

### II.B.3. L'échelle théorique de référence du *Modèle méta*

#### 1) L'échelle théorique ou le schéma aux trois niveaux

L'échelle théorique de référence, représentée ci-après, a pour objet d'identifier les niveaux logiques correspondant aux contextes, auxquels se rapportent les expressions du langage courant, contenues dans les descriptions produites au sujet d'une situation particulière.

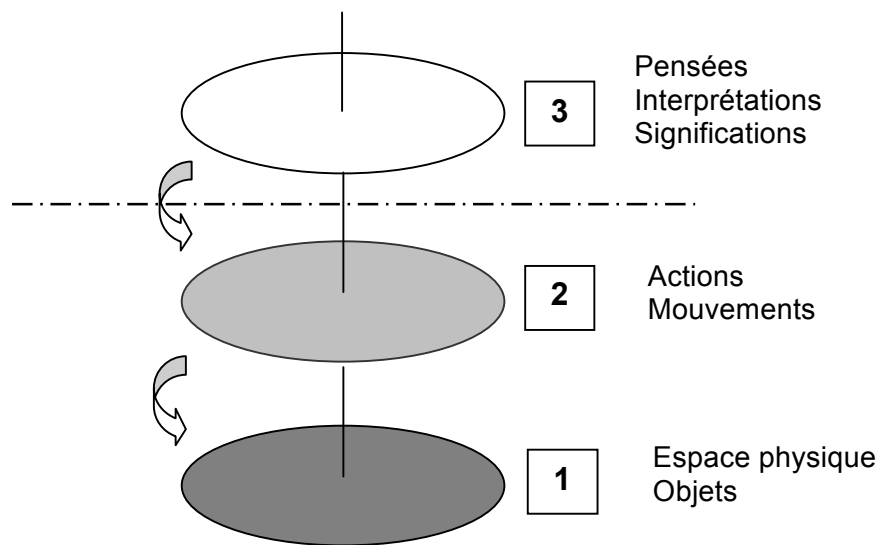


Figure II-7 : L'échelle théorique de référence du Modèle méta

Ce modèle est issu d'un schéma, intitulé : « schéma aux trois niveaux » (cf. Figure IV-14, p. 309), réalisé au cours d'une des étapes de recherche théorique (Etape 3)<sup>106</sup>, portant sur l'analyse des significations exprimées par le schéma de synthèse de l'enquête sur le thème de la « propreté ».

L'étape de recherche précédente avait mis en évidence le fait que des expressions telles que : « le “geste de salir” provoque la “saleté morale” », décrivant le schéma de synthèse au sein du compte-rendu de l'enquête, étaient des expressions métaphoriques :

La saleté [...] **produit** un dérangement important, **provoqué** par la présence d'une saleté physique, et surtout par le comportement des salisseurs, dont l'acte, le geste de salir est vécu comme une marque d'hostilité à l'égard de la ville et de ses habitants, une mise en cause des règles de la vie collective.

[Compte-rendu d'enquête, p. 4].

Il est en effet apparu que les mots « provoquer » ou « produire »<sup>107</sup> ne recouvraient pas leur sens usuel, qui fait référence à la réalisation d'une action concrète. D'où

<sup>106</sup> Voir : la présentation des étapes de la recherche (p. 34) ; et la description de l'Etape 3 (Partie IV, p. 292).

<sup>107</sup> Ces mots sont soulignés, au sein de la citation, pour les besoins de la démonstration.

l'hypothèse selon laquelle le schéma de synthèse figurait des éléments de nature différente : certains se rapportant à des éléments concrets : des objets et actions, exprimés par les mots « saleté » et « salir » (entendus selon leur sens usuel, à ce stade des travaux) ; les autres se rapportant à des perceptions et interprétations, exprimées par les termes « malaise » et « saleté morale ».

Selon la compréhension de *sens commun*, les mots « saleté » et « salir » sont donc situés aux deux premiers niveaux de l'échelle théorique.

Or, le « schéma aux trois niveaux », réalisé pour les besoins des travaux en cours (Etape 3), avait pour but de figurer les objets tels qu'ils se présentent dans le cadre de la vie courante, les actions qui s'y déroulent et les significations qui leurs sont attribuées. Les mots qui ont été situés au deux premiers niveaux étaient ceux de « détritrus » et « jeter ». La comparaison du schéma de synthèse de l'enquête avec ce « schéma aux trois niveaux » a donc mis en évidence le fait que les mots, figurant au sein du premier, n'étaient pas équivalents à ceux employés dans le cadre de la vie courante, et n'exprimaient pas le même sens.

Il est ainsi apparu que l'expression : « mettre le désordre », entendue jusque-là en tant que sens figuré du mot « salir », était en fait sa véritable signification, qui est celle de : « jeter ailleurs que là où il faut »<sup>108</sup>. La signification du mot « saleté » étant : « détritrus qui n'est pas à sa place ». Comme on le verra ci-après (cf. Figure II-10, p. 105), le mot « détritrus » se rapporte à un objet, et le mot « jeter », à une action consistant à évacuer les détritrus. Tandis que les mots « saleté » et « salir » se rapportent au *lieu* dans lequel l'objet est déposé et, plus précisément, à la *non conformité* de ce lieu, par rapport aux conventions définissant *la place* dévolue aux différentes catégories d'objets. Les « choses », auxquelles ces mots se rapportent, sont donc formés par des significations (cf. ci-après).

Les propos qui précèdent, exprimés selon l'échelle théorique de référence, peuvent être représentés comme suit :

---

<sup>108</sup> Le fait que les significations, qui ont été mises en évidence, correspondent au sens tacite des mots eux-mêmes, n'a été établi qu'au cours des dernières étapes de recherche (Etape 7 – cf. Partie IV, p. 480).

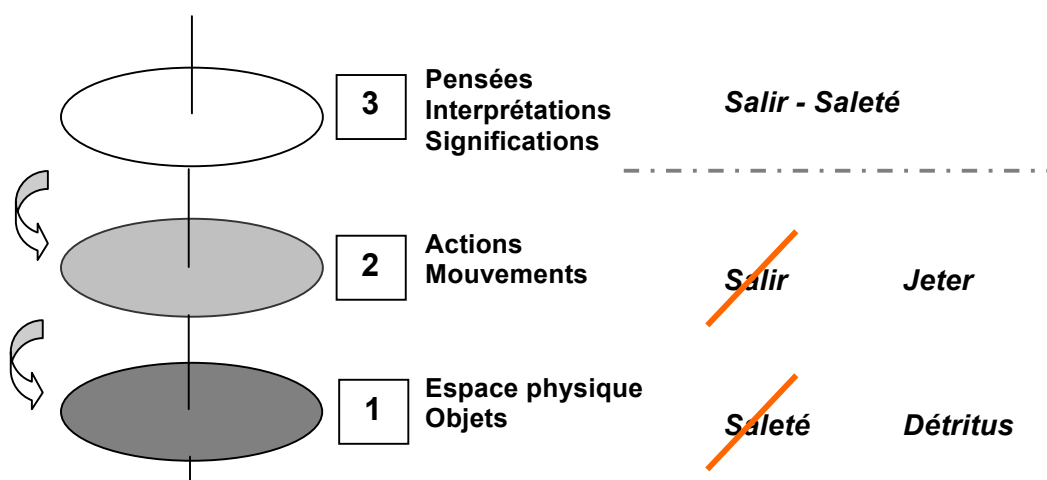


Figure II-8 : L'application de l'échelle théorique de référence – 1

Les mots « saleté » et « salir » (qui, selon le *sens commun*, se rapportent à des objets et des actions,) sont donc remplacés par les mots « détritus » et « jeter », et sont placés au niveau supérieur, indiquant qu'ils se rapportent à des significations. Dans cette configuration, l'échelle théorique représente ce à quoi les mots se rapportent<sup>109</sup>. Elle permet de réaliser une distinction, entre les expressions employées dans les circonstances de la vie courante, et celles employées dans le cadre d'un « discours » (ici le schéma de synthèse de l'enquête), cela afin de déterminer les « choses » désignées par ces mots, et les significations qu'ils expriment.

## 2) Le monde de la vie et le monde du discours : les mots, le sens et la dénotation

Selon Gottlob Frege [1971, p. 107], les mots expriment un sens et désignent une *dénotation* (la « chose » à laquelle se rapporte ce sens) :

Un nom propre (mot, signe, combinaison de signes, expression) exprime son sens, dénote ou désigne sa dénotation. Avec le signe, on exprime le sens du nom propre et on désigne la dénotation.

<sup>109</sup> L'échelle théorique étant composée de mots appartenant au langage courant, donc d'énoncés *indexicaux*, sa signification ne peut être fixée et varie selon les différents contextes auxquels elle se réfère (cf. les développements plus loin : Partie IV, p. 260 ; et le concept d'*indexicalité* : Lexique - Partie VII, p. 563). Il s'agit là de la difficulté majeure que rencontre l'entreprise consistant à analyser les significations du langage *commun*, au moyen de ce langage lui-même (Cf. « Les caractéristiques du langage commun » - Partie IV – Etape 2, p. 265).

Plusieurs expressions peuvent avoir la même *dénotation* (désigner le même objet), mais exprimer un sens différent. Pour illustrer la relation entre sens et *dénotation*, Frege prend l'exemple du mode de désignation du point d'intersection de plusieurs droites. Le sens correspond à la « manière dont le point est donné » (ou au « mode de dénotation de l'objet » [p. 103] :

Soient  $a$ ,  $b$ ,  $c$ , les droites joignant les sommets d'un triangle aux milieux des côtés opposés. Le point d'intersection de  $a$  et de  $b$  est le même que le point d'intersection de  $b$  et de  $c$ . Nous avons diverses désignations pour le même point et ces noms (« point d'intersection de  $a$  et  $b$  », « point d'intersection de  $b$  et  $c$  ») indiquent en même temps la manière dont ce point est donné. Par suite, la proposition contient une connaissance effective. Or, il est naturel d'associer à un signe (nom, groupe de mots, caractères), outre ce qu'il désigne et qu'on pourrait appeler sa dénotation, ce que je voudrais appeler le sens du signe, où est contenu le mode de dénotation de l'objet. Pour reprendre l'exemple ci-dessus, la dénotation des expressions « point d'intersection de  $a$  et  $b$  » et « point d'intersection de  $b$  et  $c$  » serait bien la même, mais non leur sens.

La représentation ci-dessus (Figure II-8) ne rend pas compte de la relation qui existe entre les mots, les « choses » qu'ils désignent, et les significations qu'ils expriment. Les mots : « détritrus » et « jeter » ont pour *dénotation* des objets et actions, mais expriment également un sens. On a vu plus haut (cf. p. 95), que le mot « détritrus », ou celui de « déchet », exprime le sens attribué à un objet selon le « statut » de celui-ci. « Déchet » est le mot employé pour désigner un objet « hors d'usage ». Le mot « jeter » désigne une action consistant à évacuer les déchets, et exprime le sens attribué au fait de « placer la souillure en dehors de soi »<sup>110</sup>. Les mots « saleté » et « salir » expriment un sens, celui de : « mettre le désordre ». Ils ont pour *dénotation* « quelque chose » qui est elle-même une signification.

Par conséquent, outre la distinction qu'il convient d'opérer entre les « choses » désignées par les mots (leur *dénotation*), et le sens exprimé par ceux-ci, il convient également de prendre en compte la distinction qui existe entre le cadre conceptuel

<sup>110</sup> « Le monde est né de l'idée du propre ; le premier apprentissage de l'enfant est celui de la propreté ; le geste quotidiennement refondateur de la civilisation consiste à se laver et à ranger. Être propre, c'est être en propre, être soi, clairement séparé de la souillure et du non soi : se défaire de la saleté dessine la première frontière existentielle » [Kaufmann, 1997, p. 21] – (cf. compte-rendu de l'enquête, p. 22).

formé par le *monde de la vie* [Schütz, 2010-c]<sup>111</sup> et celui formé par le *monde du discours*.

Au sein du premier, le propos des conversations courantes porte sur les activités de la vie pratique<sup>112</sup>. Les mots qui y sont employés désignent (ou dénotent) les objets que l'on manipule et les actions que l'on accomplit, et expriment leur sens tel qu'il apparaît au sein de ce *monde*. Le *monde* du « discours » est un *monde* de raisonnement. En son sein, les mots désignent des significations, des « constructions de l'esprit ». Pour exprimer cela d'une manière plus imagée, on peut dire que dans le premier cas, on parle des « choses » et que dans le second cas, on parle de la « signification des choses » :

Le moyen typifié par excellence par lequel la connaissance issue de la société est transmise est le vocabulaire ainsi que la syntaxe du langage vernaculaire. Celui-ci est avant tout une langue de choses et d'évènements appelés par leur nom. Chaque nom inclut une typification et une généralisation se référant au système de pertinences dominant dans le groupe linguistique qui trouve la chose nommée suffisamment signifiante pour lui fournir un terme à part. Le vernaculaire préscientifique peut être interprété comme un trésor de types et de caractéristiques prêts à l'emploi et préconstitués, tous issus de la société, portant en eux un horizon ouvert de contenus non encore explorés [Schütz, 2008-a, p. 20]

L'échelle théorique de référence s'applique donc, de manière spécifique, à chacun de ces deux *mondes*, comme le montre la figure ci-après :

---

<sup>111</sup> Voir les développements présentés plus loin relatifs aux Etapes 2 et 3 de la recherche (Partie IV, p. 252 et 336) ; ainsi que la présentation du concept du *monde de la vie* (cf. « Lexique » - Partie VII, p. 577).

<sup>112</sup> Voir plus loin (p. 109), la définition attribuée aux expressions « vie pratique » et « conversation courante ».

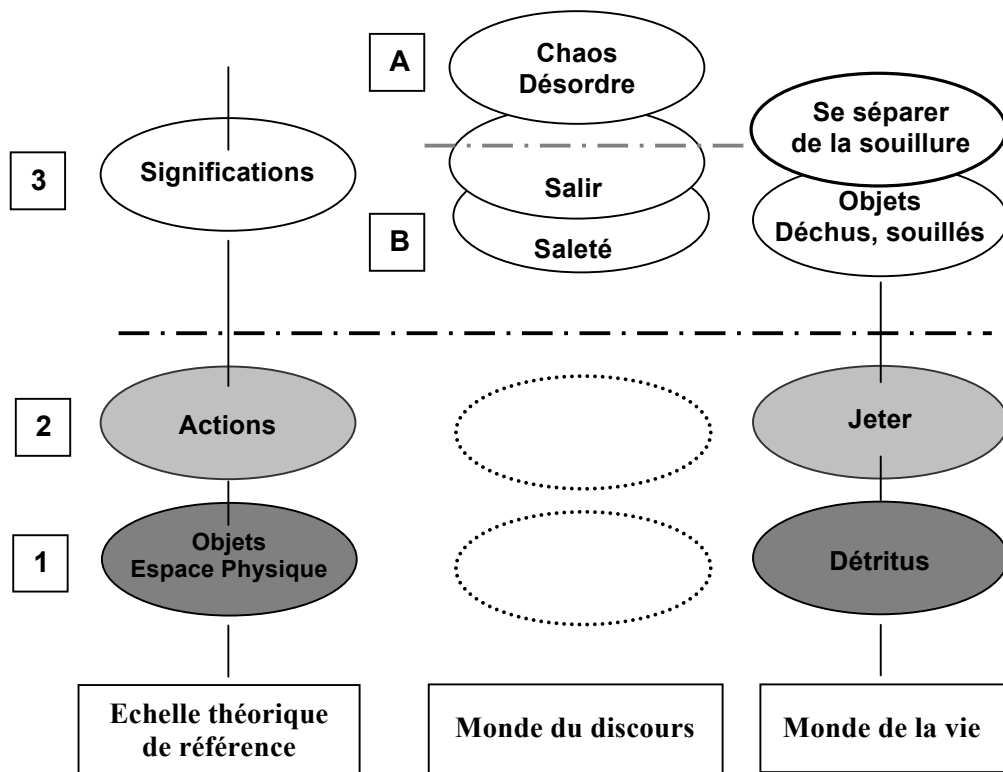


Figure II-9 : L'application de l'échelle théorique de référence – 2

Les mots « saleté » et « salir » ont pour signification : « en désordre » et « mettre le désordre » (niveau 3-A). Ils ont pour *dénotation* « quelque chose » qui est lui-même une signification (niveau 3-B). La question, qui se pose alors, est celle de savoir à quoi ces significations, à leur tour, se rapportent ? Quelles relations entretiennent-elles avec les « réalités » du *monde de la vie* ? Et, en particulier, avec les objets et actions qui constituent la *dénotation* des mots « détritus » et « jeter » ?

### 3) Le changement de cadre d'interprétation : de l'objet à la place de l'objet

Comme la prochaine figure permet de le voir, les significations qui relèvent du *monde du discours* se rapportent bien à « quelque chose » relevant du *monde de la vie*, mais il est nécessaire, pour l'identifier, de réaliser une véritable traduction.



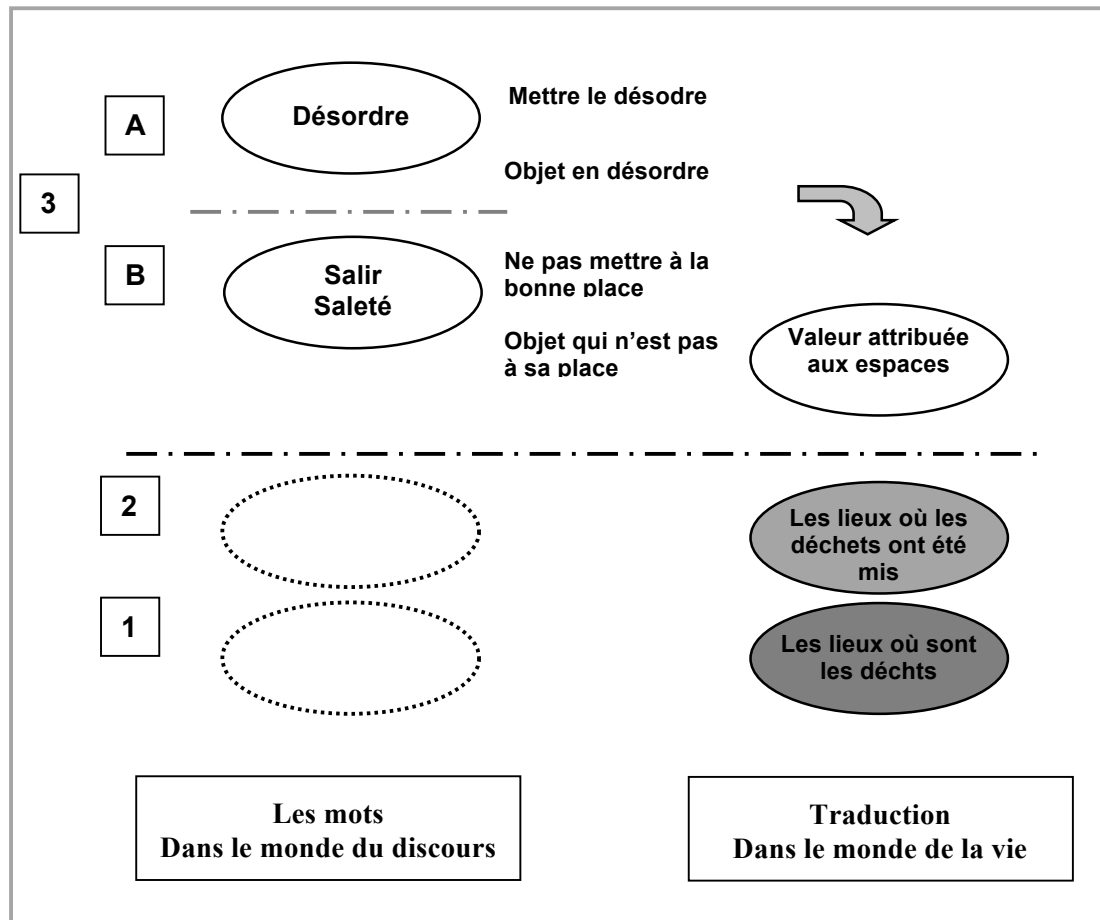


Figure II-10 : L'application de l'échelle théorique de référence – 3

Les significations, qui forment la *dénotation* des mots « saleté » et « salir » (niveau 3-B), ne se rapportent pas à l'activité pratique consistant à évacuer les déchets de la vie domestique, ni aux objets ainsi évacués. Elles se rapportent, comme on l'a vu, aux « objets qui ne sont pas à *leur place* », et au fait de « ne pas mettre à *la bonne place* ». Ces significations se rapportent donc au *lieu* dans lequel les objets sont effectivement déposés.

La *place* de l'objet n'est pas l'*objet*, elle se *rapporte* à lui et se situe par conséquent en position méta. La « bonne place » correspond à la classification attribuée aux espaces.

Il semble tout à fait évident que l'une et l'autre relèvent de « réalités » bien distinctes, tout comme c'est le cas pour l'« humanité » et l'« individu », selon l'exemple cité précédemment (cf. p. 87). Par conséquent, on peut s'étonner que cette évidence soit perdue de vue, dès qu'il s'agit de déterminer le sens des expressions du

langage courant. Ce paradoxe résulte des propriétés du sens et du langage *communs*<sup>113</sup>.

Comme on l'a vu<sup>114</sup>, la caractéristique de la compréhension de *sens commun* est précisément de ne pas dissocier les niveaux logiques relatifs aux « choses » et à leur sens. Au sein du *monde de la vie*, un objet ne peut être appréhendé qu'au *travers de* son usage et de sa valeur symbolique.

Du fait de la structure du langage, il est extrêmement difficile de percevoir ces distinctions, et quasiment impossible de les formuler. Affirmer que l'énoncé : « objet qui n'est pas à sa place » ne se rapporte pas à un objet, semble incohérent. Le fait que cet énoncé concerne la *place* de l'objet et non pas l'*objet* lui-même, ne peut apparaître. De même l'expression : « la place de l'objet » renvoie à l'expérience vécue, selon laquelle un objet se situe à une place, *en* un lieu, *dans* un contexte. Sa signification apparaît *dans* l'espace, au moment où l'objet est perçu. La compréhension de *sens commun* pourrait être représentée, selon l'échelle théorique, par un seul disque formé de trois « couches » totalement perméables<sup>115</sup>.

Ces distinctions ne sont donc pas accessibles aux *membres*, ni aux chercheurs qui partagent les significations *allant de soi* des expressions du langage courant. Sans le recours à des dispositifs spécifiques, ils n'ont pas la possibilité de « s'extraire » de la posture naturelle du *membre*, opération indispensable pour rendre ces significations « problématiques »<sup>116</sup>. C'est cette opération que le *Modèle méta*, présenté ci-après, vise à réaliser.

On voit en effet ici que la « traduction » ainsi opérée entre les deux *mondes*, réalise un changement de cadre d'interprétation de la « situation étudiée » (on verra ci-après l'ambiguïté de cette formulation). Le sujet en cause, dans la question de : « la

---

<sup>113</sup> Des paradoxes, comme celui-ci, ont été fréquemment rencontrés au cours des travaux de recherche. C'est, en particulier, l'étude de ces phénomènes (cf. Partie IV - Etape 2, p. 262) qui a permis d'aboutir à l'élaboration du *Modèle méta*.

<sup>114</sup> Voir les développements relatifs à la distinction entre « chose » et « sens des choses » (p. 56) ; et le concept d'*indexicalité* (Lexique).

<sup>115</sup> On peut noter ici, que l'échelle théorique appartient au *monde* du raisonnement, au sein duquel la distinction entre « choses » et sens des « choses » peut être conceptuellement envisagée. Elle permet d'analyser le mode de construction du *sens commun*, depuis l'« extérieur », mais ne peut rendre compte de l'appréhension du sens telle qu'elle existe à l'« intérieur » du *monde de la vie*.

<sup>116</sup> Voir le concept de *membre et d'allant de soi* (Lexique - Partie VII, p. 595).

*propreté* des espaces publics » ou plutôt celle de : « la *saleté* des espaces publics », se trouve ainsi « déplacé ». Ce changement de perspective permet :

1) de répondre aux interrogations qui avaient motivé la commande de l'enquête : en particulier celle de savoir pourquoi ce sujet provoquait de vives réactions et soulevait de telles émotions. Celles-ci résultent du constat de la « rupture » de l'accord social portant sur la définition des lieux réservés aux déchets, et la valeur accordée à l'espace public.

2) d'envisager les moyens d'intervenir dans la situation, sous un autre angle. Il ne s'agit plus de se préoccuper seulement de l'évacuation des déchets et de l'entretien des rues, mais de l'organisation de l'espace public et de la conformité de cette organisation avec les usages.

3) de traduire la question : « pourquoi les gens salissent-ils ? » en celle-ci : « qu'est-ce qui incite les gens à déposer les déchets en tel ou tel endroit ? ». Il s'agit ici de considérer les actions concrètes, mais non plus telles qu'elles sont envisagées au travers du *monde du discours* (c'est-à-dire en termes de jugement de valeur), mais telles qu'elles se présentent dans les circonstances de la vie pratique. C'est dans ce contexte qu'il est possible d'accéder au sens que revêtent ces actions pour leurs auteurs, c'est-à-dire aux « raisons » pour lesquelles ils les accomplissent de telle ou telle manière. (Ces considérations ouvrent également une question d'un autre ordre, celle de savoir par qui, et comment, sont établies les « règles » qui déterminent la place assignée aux déchets)<sup>117</sup>.

#### **4) La définition de la situation étudiée**

Comme indiqué précédemment, à propos des niveaux logiques correspondant à la situation d'enquête (cf. p. 87), toute activité consistant à « parler de », se situe au niveau méta par rapport à ce dont on parle. Il est clair, à présent, qu'un récit *portant sur* les activités de la vie pratique, ne décrit pas les choses telles qu'elles *sont*, mais telles qu'elles sont appréhendées, ressenties, jugées.

---

<sup>117</sup> La nouvelle interprétation des résultats de l'enquête, issue des travaux de recherche, est présentée en détail plus loin (cf. Partie V – Etape 6.0, p. 416).

---

Il convient cependant de distinguer les conversations courantes, qui portent effectivement sur ces activités pratiques, et certains propos, en particulier ceux qui sont formulés dans le cadre d'entretiens de recherche, et qui portent sur une « situation », un « problème », qu'il s'agit de comprendre ou de traiter.

Dans ce cas, les personnes ne décrivent pas ce qu'elles *font* ni les raisons pour lesquelles elles agissent de telle ou telle manière, dans le contexte pratique dans lequel elles se trouvent à un moment précis. Elles formulent les significations qu'elles accordent à « la situation », c'est-à-dire à « quelque chose » qui fait déjà l'objet d'une interprétation, et qui relève des « constructions de l'esprit »<sup>118</sup>. Il s'agit, non plus d'un « discours » *portant sur* des actions (la « choses »), mais d'un discours *portant sur* des « faits interprétés », c'est à dire *sur* le sens des « choses ».

Il existe donc une confusion entre « la situation étudiée » et la « réalité » de la vie pratique. Le schéma figurant les niveaux logiques relatifs à la situation d'enquête (cf. Figure II-3, p. 88) doit donc être rectifié comme l'indique la figure ci-dessous<sup>119</sup>.

Pour retrouver ici la distinction entre le *monde de la vie* et le *monde du discours*, on peut considérer que les deux premiers niveaux appartiennent au premier, et les niveaux supérieurs au second. Le « discours », formé par les entretiens d'enquête, porte bien sur le *monde de la vie* mais il ne se rapporte pas « directement » aux activités de la vie pratique (niveau I-a), il se rapporte à la « situation étudiée » (niveau I-b), soit aux significations accordée à ces activités.

Afin de retrouver ici la distinction entre le *monde de la vie* et le *monde du discours*, on peut considérer que les deux premiers niveaux appartiennent au premier, et les niveaux supérieurs au second. Le « discours », formé par les entretiens d'enquête, porte bien sur le *monde de la vie* mais il ne se rapporte pas « directement » aux

---

<sup>118</sup> On peut d'ailleurs remarquer qu'elles répondent en cela à la sollicitation des enquêteurs qui, le plus souvent, ne leur demandent pas de s'exprimer à propos de leurs activités quotidiennes, mais à propos du « problème » identifié. Dans le cadre de l'enquête sur le thème de la « propreté », la question était la suivante : « Salir Saint-Denis, qu'est-ce que cela signifie pour vous ? ». (Cf. l'intitulé complet de la question, p. 176).

<sup>119</sup> La version de cette figure, présentée plus haut, a été réalisée en 2012 (Etape 7, cf. Partie V, p. 480). Elle a été conservée en l'état, afin de faciliter la compréhension et la progression de la démonstration. Voir également, au sujet de la « situation étudiée », les analyses présentées plus loin (Partie IV - Etape 3, p. 304).

activités de la vie pratique (niveau I-a), il se rapporte à la « situation étudiée » (niveau I-b), soit aux significations accordées à ces activités.

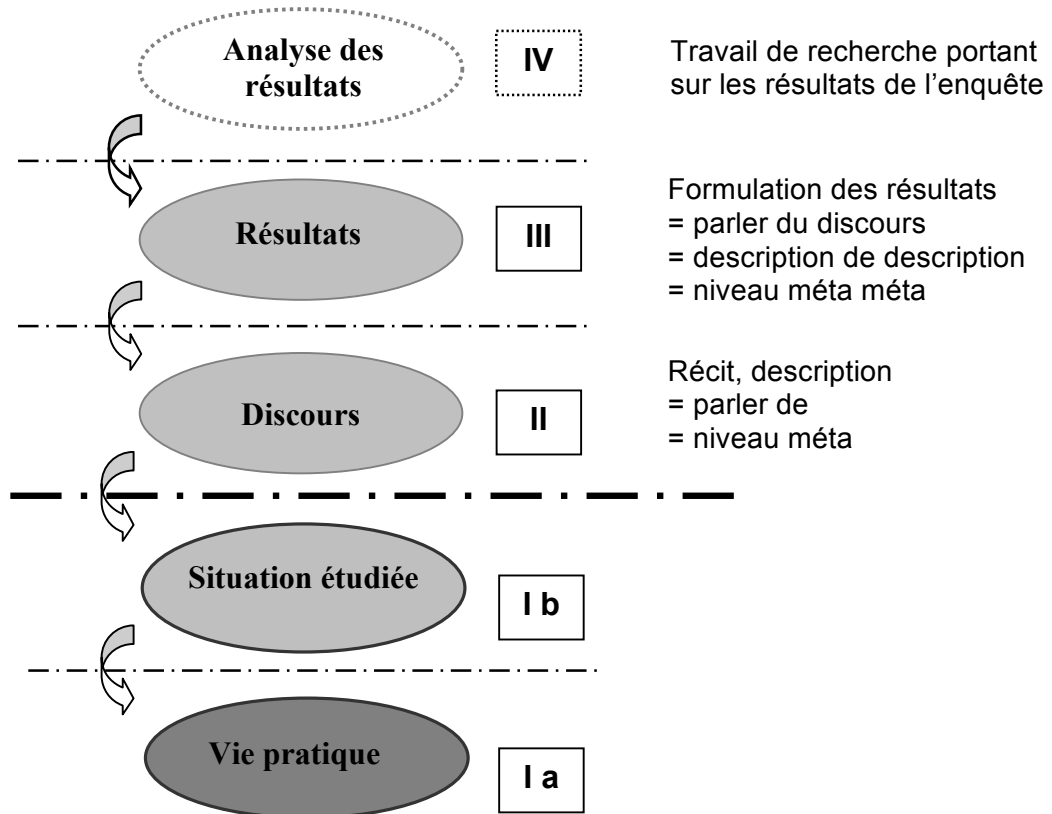


Figure II-11 : La schématisation de la situation d'enquête - 2

Il me faut également préciser, au sujet des expressions : « vie pratique » et « monde de la vie », que j'emploie la première pour faire référence aux activités pratiques. Et la seconde pour faire référence au *monde*, tel qu'il est expérimenté au cours de la vie quotidienne, celui-ci incluant les activités pratiques, les significations et les conversations courantes. Alfred Schütz définit le *monde de la vie*, comme celui des « êtres humains vivant, agissant et pensant à l'intérieur de lui », il est donc possible d'inclure le fait d'y parler [Schütz, 2008-b, p. 79].

Les conversations courantes sont des « discours » portant sur la vie pratique, que l'on pourrait situer au sein du *monde du discours*. Mais, par souci de clarté, on considérera que celles-ci relèvent du *monde de la vie*. Selon l'échelle représentée ci-

dessus, elles sont situées au niveau (I-b). Il existe également des conversations, dans les circonstances de la vie courante, qui ne portent pas sur les activités de la vie pratique mais, comme dans le cas des entretiens d'enquête, portent sur une « situation », ou sur ce que les gens pensent ou disent. On considérera que ces dernières relèvent du *monde du discours*, et se situent au niveau (II). (Bien que ces conversations aient lieu, elles aussi, à l'intérieur du *monde de la vie*).